

BADR EL HAMMAMI

9 RUE JEAN DE BERNARDY
13001 MARSEILLE
06 18 38 40 16
elhammami.badr@gmail.com

Badr EL HAMMAMI

Né en 1979 au Maroc, vit et travaille à Marseille et Rabat

9 rue Jean DE BERNARDY
13001 Marseille
+33618384016
elhammami.badr@gmail.com

Formations

2007/09 Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, Ecole Régionale des Beaux-Arts de Valence
2004/07 Diplôme National d'Art Plastique, Ecole Régionale des Beaux-Arts de Valence
2004/03 1^{ère} année de la Faculté d'Art de l'université Bordeaux III
2001/03 Ecole d'Arts Appliqués de la Gironde, Bordeaux

Expositions collectives / Festival

2017

Le retour du dessin, commissaire : Mouna Hassani, villa delaporte, Casablanca, Maroc
Festival International d'Art vidéo de Camagüey (FIVAC), Commissaire : Kisito Assangni, Camagüey, Cuba
DICKER ALS WASSER, Villa Merkel, Esslingen, Allemagne
TIME IS LOVE. 10, commissaire : Kisito Assangni, Musée ZKM / centre for art and media technology, Karlsruhe, Allemagne
Parcours Humain, commissaire : Marco Stofel, Holzpark klybeck, Bâle, Suisse

2016

SCULPTURA BIENNALE, Valence, France
DICKER ALS WASSER, Kunstpalais, Erlangen, Allemagne
CASA DRAWING, Musée Abderrahman Slaoui, Casablanca, Maroc
NEGATIVE HORIZON, Musée Hong-gah, Taipei, Taiwan
BIENNALE DE DAKAR, directeur artistique : SIMON NJAMI, Dakar, Sénégal
Mesurer le monde, commissaire : Camille planeix, Galerie de théâtre de Privas- Espace d'art contemporain, Privas, France.
Le Rayon vert, commissaire : George Rey, Institut Français de Sfax, Sfax, Tunisie.
Self- imaging, commissaire : Welfried Agricola, CEC, 10^{ème} Carnaval de E-créativité, Meghalaya, Inde.
CACHET DE LA POSTE FAISANT FOI, commissaire : Valentine Busquet, Fondation Hippocrène, Paris
Hipster & otaku, CICA MUSEUM, Czong Institute for Contemporary Art, Corée du Sud
CAP SPARTEL FESTIVAL 3, Tanger, Maroc
THE NAME OF TRUTH : TIME PEACE & HUMANITY, Torrance Art Museum, Curateur : Wilfried Agricola, LA, USA
UN COIN DU MONDE, La non-maison, micro centre d'art, Commissaires : Michèle Cohen, Bernard Marcadé, Aix-en-Provence, France.
Rencontres photographique de Rabat, directeur artistique : Jaâfar AKIL, Rabat, Maroc
Supermarket Art Fair, avec International Video Art festival « Now & After », Stockholm

2015

Now we make our own TV/Nam, diffusion de ma vidéo Mémoire #2 sur la chaîne TV Odessa, Ukraine
Photos Visa festival, Commissaire : Marina Fomenko, Kuban State University, Karsnodar, Russie
UPPSALA INTERNATIONAL SHORT FILM FESTIVAL, Köttinspektionen, Suède
HUNA / K, commissaire : Fadi Abdelnour, Export- Raum Für zeitgenössische Kunst e. V, Dortmund, Allemagne
MOSCOW ART COMMUNITIES, commissaire : Marina Fomenko, Musée de Moscou, Moscou, Russie
13/13, VILLÉGIATURE D'ART CONTEMPORAIN, Allevard-les-Bains, France
ALFILM, 6th ARAB FILM FESTIVAL BERLIN.
Pipperoo, pippera, pipperum ... The rest is rot, commissaire: Amanda Abi Khalil, Meinblau Projektraum, Berlin
Entrée vidéo, L'ŒIL DE POISSON, centre de production et de diffusion en art actuel, Québec, Canada.

Arrêt sur mémoire, commissaire : Jaâfr Akil, Fondation CDG, Caisse de Dépôt et de Gestion, Rabat, Maroc

2014

VIDEO AS PHOTO, PHOTO AS VIDEO, Fabrika, centre d'art contemporain, Moscou, Russie

MAROC : ARTS D'IDENTITÉS, Institut des Cultures d'Islam, Paris, France

RIF POSTE-RÉSIDENCE/ EXPÉDITION, commissaire : Abdellah KARROUM, L'appartement 22, Rabat, Maroc

6th NAMATREBA BIENNAL, Trebije/ Bosnie-Herzégovine

100 Ans de création, Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain, Rabat, Maroc.

Sous nos yeux (dernière partie), commissaire : Abdellah KARROUM, MACBA, Musée d'art contemporain de Barcelone, Espagne

ZOOM FESTIVAL, festival internationale de film d'art, Golenia Gora, Pologne

MURS MURS, Faculté d'architecture la Cambre Horta, Bruxelles, Belgique

Giving Contours to Shadows, Commissaire : Bonaventure Ndiung et Elena Agudo, Neuer Berliner Kunstverein (NBK) et SAVVY, Berlin, Allemagne

Now & After 14, Galerie victoria, Centre national d'art contemporain, Moscou, Russie

Festival L'Oeil d'Oodaaq, Ecole Européenne Supérieure d'Art de Bretagne, Rennes, France

AIVA, Festival internationale vidéo art, Finspång, Suède

2013

Vidéo les beaux jours, Maison de l'image, Strasbourg, France

Rencontres Internationales Sciences et Cinemas, 7^e édition, Marseille, France

Exposition collective dans le cadre de « LA FÊTE DE L'HUMANITE » Paris, France

5th cairo festival vidéo, MEDRAR pour l'art contemporain, Caire, Egypte

Facade vidéo festival, centre d'art contemporain, Plovdiv, Bulgarie.

sous nos yeux (partie 1), commissaire : Abdellah KARROUM, LA KUNSTHALLE, Centre d'Art contemporain, Mulhouse, France

Mandrake à disparu, commissaire : Olivier MARBOEUF, ESPACE KHIASMA, Paris, France

SAISON VIDÉO, commissaire : Mo GOURMELON, Nord-pas de calais, France

RIEN À VOIR, carte blanche à la collection d'ana D, INSTANTS CHAVIRÉS, Paris, France

Temps des cerises, CAPC, Musée d'art contemporain de Bordeaux, France

Survivances, LIFT : laboratoire / diffusion – art contemporain, Marseille, France

CINEMA NACHIA, festival du cinéma africain, 6^{ème} édition, Tanger, Maroc

Festival migrant'scène, La cimade, région Rhône Alpes, France

2012

Festival de l'étrange, Alliance Franco-Marocaine d'Essaouira, Essaouira, Maroc

Inventer le monde : L'artiste citoyen, directeur artistique : Abdellah KARROUM, Biennale de Bénin, Centre Kora et à L'institut Français, Cotonou, Bénin

Afrique, Aquitaine : Contact, Zones, Iwalewa Haus, Bayreuth, Allemagne

JF-JH, Libertés, L'appartement 22, Rabat, Maroc

Exposition de Noël, LE MAGASIN, Centre National d'Art Contemporain, Grenoble, France

2011

AFRICA LIGHT, Galerie TinBox, Bordeaux

SURVEILLÉ(E)S, La Halle, centre d'art contemporain, commissaire : Abdellah Karroum, Pont-en-Royans, France

Sentences on the banks and others activities, deuxième volet, commissaire : Abdellah Karroum, darat al funoun, Fondation khalid Choman, Amman, Jordanie

2010

AFRICA LIGHT, MC2A, Bordeaux

AFRICA LIGHT, Biennale de Dakar OFF, Dakar, Sénégal

AFRICA LIGHT, Musée National du Mali, Bamako, Mali

Sentences on the banks and others activities, darat al funoun, Fondation khalid Choman, Amman, Jordanie

2009

Plateformes, Théâtre de Privas, Espace d'art contemporain, Privas, France
Transfert, Musée des Moulages, salle d'exposition de l'université Lumière Lyon 2, Lyon, France

Expositions personnelles

2016

Ville **Mirage**, Galerie Mohamed El Fassi, Rabat, Maroc

2015

Effets-Frontière, Institut Français de FES, Maroc

2012

Vie privée et familiale, Espace 29, Bordeaux

Résidences

2015 **LA NON MAISON**, Micro centre d'art, Aix-en-Provence

2014 Cité Internationale **des Arts**, Paris, France,

2013 **LA KUNSTHALLE**, centre d'art contemporain, Mulhouse, France
Rif Résidence, Bni Boufrah, Maroc

2012

L'appartement 22, Rabat, Maroc

Alliance franco-Marocaine d'Essaouira, Essaouira, Maroc

Interventions

2016

Workshop, Ecole Supérieure d'Art et Design Grenoble-Valence

Workshop, Lycée du Sacré Coeur, Privas

Workshop, Collège du Sacré Coeur, Privas

2015

Workshop, Ecole Supérieure d'Art et Design Grenoble-Valence

2012

Ecole primaire " Moulay Rachid" Workshop avec les élèves, Al Hoceima, Maroc

2012

Poème Projet, intervention sur le film de Alejandra Riera : " Enquête sur le / notre dehors (Valence Le- Haut)"

Film-document dans le cadre des nouveaux commanditaires, Valence, France

2012

Expédition # 10, Le bout du monde, Curator : Abdellah Karroum, L'appartement 22, Rif, Maroc

2011

Session # 6 du laboratoire de recherches " Art, Technologie, Ecologie" dirigé par Abdellah Karroum, en collaboration avec L'ESAV de Marrakech (Ecole Supérieure d'Arts Visuels) " Production, Postproduction, du travail à l'oeuvre" LOT 219, Fez, Maroc

Publications

2014

GIVING CONTOURS TO SHADOWS, Neuer Berliner Kunstverein (NBK) et SAVVY, Berlin, Allemagne

Sous nos yeux, Musée d'art contemporain de Barcelone et La kunsthalle, Centre d'art contemporain de Mulhouse

2012

Catalogue " Aquitaine Afrique : Contact, Zones" Iwalewa Haus, Bayreuth, Allemagne

2011

SURVEILLÉ(E)S, Journal d'exposition, Editions Hors-champs, Paris

Prix

2014

3^{ème} prix au festival internationale vidéo art « NOW & AFTER 14 », Moscou, Russie

DEMARCHE ARTISTIQUE

J'envisage les *frontières* comme un réseau de lignes, une forme rhizomique qui connecte tous les territoires.

En effet, lorsque je regarde une carte, je n'y vois pas simplement des pays juxtaposés, ni des formes, mais au contraire : une ligne, des lignes, une matière travaillant à l'image de racines souterraines, de ruisseaux. Mais on ne peut envisager une frontière sans «traversée». Lors du passage d'une frontière un ensemble de changements s'opèrent ce qui rend l'horizon opaque. Le devenir échappe à notre contrôle mais la frontière nécessite de faire front, elle oblige à être confronté à son histoire comme un incontournable auquel il faut se mesurer pour penser ce qui va advenir, ce qui est à- venir. Aller vivre ailleurs c'est transgresser.

Je conçois et réalise des oeuvres en fonction d'un lien, direct ou métaphorique, avec les *frontières*. En m'appropriant ce qu'elles produisent, induisent, impliquent, en le manipulant de manière à les transformer en images, textes, sons, installations, vidéos, parfois en prétextes, je sais mon regard subjectif. J'établis un dialogue permanent entre vécus et histoires.

Les *frontières* s'expriment pour moi à travers des espaces, des images comme à travers des mots et des objets mais aussi comme des paradoxes tels que séparation et point de jonction, fascination et peur, certitudes et doutes. Points de départ de mon travail, j'imagine, indépendamment de leur nature première, leur devenir formel, leur devenir en tant qu'oeuvre.

Badr EL HAMMAMI



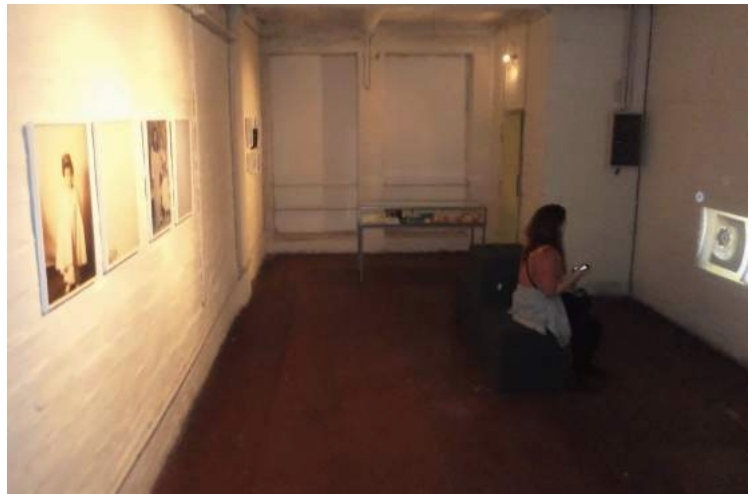
Jeu d'échec, 2017
420 cm x 220 cm x 220 cm
Holzpark Klybeck, Bâle, Suisse

THABRATE

Ce projet s'inscrit en ligne directe de la pratique d'oralité des populations du Maghreb, laquelle, confrontée au défi de la distance après les vagues d'immigrations des années 50 et 60 en direction de la France, a trouvé dans la technologie le moyen de se perpétuer. Durant une période courte, des années 70 à la démocratisation du téléphone début des années 80, les familles séparées enregistraient de véritables tranches de vies théâtralisées sur K7 magnétiques faisant l'aller-retour d'une rive à l'autre de la Méditerranée.

La démarche est analogue, et nous avons voulu reproduire cette technique de communication en des conditions similaires, sans considération pour les possibilités démultipliées offertes 30 ans plus tard. Fadma et moi-même nous sommes ainsi livrés à une discussion par cassettes interposées (5 au total), échangées par voie postale.

Au-delà du seul aspect artistique du projet la nature de l'œuvre finale est cinématographique, mixant instants d'oralité passés et présents avec un visuel créé spécifiquement pour exprimer les trajectoires plasticiennes et matérielles de ce support oral, de multiples dimensions, historiques, sociologiques, anthropologiques, viennent s'ajouter. Il s'agit de mettre en relief un patrimoine culturel oral qui reflète l'histoire du vécu de façon quasi-naturelle, abstraction faite de la distorsion créée par le fait même d'enregistrer.



Vidéo, 1h25, 4/3
Photographies
Archives sonores

Le projet Thabrate, littéralement « lettre » est un projet artistique qui s'inspire de l'oralité des populations du Rif (Maroc), une pratique qui se trouve limitée par la distance et l'analphabétisme. Dans les années 1960-70, les dialogues se sont prolongés par les outils techniques de reproductibilité du son. Les familles éclatées entre l'Europe et le Maghreb ont trouvé dans la technologie de la K7 magnétique le moyen de maintenir les échanges parlés.

Au-delà de cette mémoire anthropologique, ils travaillent sur les liens entre histoire et histoires personnelles. Le fait de vivre dans une langue différente que celle des origines, la difficulté d'adopter complètement celle du « pays d'accueil » contribue aux conditions d'émergence d'un langage moins conventionnel de la pratique artistique.

Abdellah KARROUM

Et avec la douleur, comment ça va ?

Dans certains pays d'Afrique, on a parfois coutume de se saluer en posant cette question : « Et comment va la douleur ? ». Belle et simple comme un haïku, cette petite phrase est à l'origine du titre que Pascal Garnier a donné à l'un de ses romans, et Raymond Depardon à l'un de ses nombreux documentaires.

En ce qui concerne le roman de Pascal Garnier, il s'agit d'une œuvre aux qualités indéniables, mais qui n'a strictement rien à voir avec l'Afrique, hormis l'origine de cette expression prononcée par l'un des personnages du livre¹.

Par contre, avec le film de Depardon : *Afriques, comment ça va avec la douleur ?*, comme son titre l'indique, c'est bien de l'Afrique, des Afriques, dont il s'agit. Mais de l'Afrique, des Afriques, de Depardon².

A ce sujet, justement, le critique de cinéma Olivier Barlet³, avec beaucoup de pertinence, fait remarquer ceci :

« (...) Au Cercle de Minuit du 26 septembre, Raymond Depardon s'empporte contre les cinéastes africains qui critiquent son film *Afriques, comment ça va avec la douleur ?* Le Mauritanien Abderrahmane Sissako et le Malien Adama Drabo refusent un regard une fois de plus partiel : alors que son accompagnateur africain respirait la vie, Depardon ne filme que la douleur. »

« Sans misérabilisme, certes, et sans esthétisme, ces deux tares congénitales du regard occidental. Il brandit cette certitude comme un diplôme de bonne conduite. Et s'emporte

¹ Publié chez Zulma en 2006, puis réédité dans Le Livre de Poche en 2008. Adapté en 2010 pour la télévision française par François Marthouret d'après un scénario de Sylvie Simon et Pascal Garnier.

² Le titre de ce documentaire qui date de 1996 renvoie à cette formule qu'utilisaient les rebelles toubous du Tibesti pour saluer Depardon dans cet autre documentaire de 1976 qui l'a révélé : *Les Révolutionnaires du Tchad*.

Les Toubous sont des nomades du Sahara oriental vivant au nord du Tchad, au sud de la Libye et au nord-est du Niger. Ils sont « voisins » des Touaregs, ce peuple de Berbères nomades vivant, quant à eux, dans le Sahara central, l'Algérie, la Libye et sur les bordures du Sahel, Niger, Mali et Burkina Faso.

³ Membre du Syndicat français de la critique de cinéma, Olivier Barlet rédige les pages cinéma de la revue *Africultures*, du mensuel *Continental* et du bimestriel *Afriscopes*. Il dirige aux Editions Lharmattan la collection *Images plurielles* dans laquelle il a publié *Les Cinémas d'Afrique noire. Le regard en question* (prix « Art et Essai » 1997 du Centre national de la Cinématographie).

qu'on veuille y déceler autre chose : les restes enfouis d'un regard extérieur qui n'entend pas, qui se contente de fixer l'affliction des hommes à l'avenant d'un périple dans les douleurs africaines. »

« Dans l'honnêteté de son errance intérieure et de ses touchantes incertitudes, le regard de Depardon ne capte que ce qui l'intéresse. Il fait le tri et le revendique. Ainsi donc, l'Afrique ne sera que douleur. Alors même que cette question, *comment ça va avec la douleur ?*, traditionnelle dans certains pays africains, est une question de vie : comment te débrouilles-tu dans la vie ? Es-tu en paix ? »

« C'est cette distance qui égare : l'écart entre ce que Depardon sélectionne et ce que vit l'Africain, alors que la misère et les conflits n'arrivent à ronger sa joie de vivre que dans les cas extrêmes. Depardon comprend « regard de Blanc » quand on lui dit « regard partiel ». Et il se braque, croyant que l'Africain revendique encore l'exclusivité du regard sur soi. Tandis que les deux cinéastes ne lui demandent que ce qu'ils offrent aux visiteurs : le respect. »⁴

Alors voilà, cette question, tellement déformée par ces regards occidentaux qu'elle en devient un contresens, un certain nombre de travailleurs immigrés auraient bien voulu la poser à leurs proches et auraient tant souhaité également que ceux-ci la leur posent.

Parmi eux notamment, les travailleurs immigrés algériens et marocains d'origine berbère⁵. Loin du lieu qui les a vu naître et parlant une langue essentiellement orale par tradition⁶, ils étaient, en effet, dans l'impossibilité de communiquer avec leur famille.

L'invention de la cassette audio⁷ et sa généralisation dans les années 70 allait changer la donne. Celle-ci, pouvant en effet s'expédier par voie postale, allait devenir ainsi, comme la lettre écrite, un lieu de parole et pouvoir dès lors, à sa manière, donner à la langue *tamazight*⁸ un nouvel espace de vie ; non pas seulement ici, pour reprendre le beau titre d'un livre de Martin Heidegger : un *Acheminement vers la parole*⁹, mais aussi un *Acheminement de la parole*.

Acheminement donc de la parole au cœur même de la parole d'un peuple en errance : errance forcée de ceux qui connurent l'exil, c'est-à-dire de ceux qui se retrouvèrent, pour des raisons évidentes de politique et d'économie - d'abord coloniales, puis néo-coloniales -, dans

⁴ Extrait de la biographie de Raymond Depardon publiée par Olivier Barlet le 29 août 2002 sur le site d'Africultures (<http://www.africultures.com>).

⁵ Le mot « berbère » renvoie à la prononciation arabe du mot « barbare » (*ber-ber*). Son origine est grecque. Ce nom désignait chez eux les non-Grecs et est formé sur une onomatopée évoquant l'incompréhensible bredouillement : *bar-bar*.

Nous lui préférons de loin - et ce n'est pas peu dire -, le mot *Amazigh** pour dire « Berbère » en berbère, ce mot dont l'étymologie la plus fréquente est très belle puisqu'elle signifie : « homme libre ».

* *Imazighen*, au pluriel.

⁶ Le berbère, bien que de tradition orale, possède, depuis au moins 2500 ans, son propre système d'écriture appelé en berbère : *tifinagh*. Il s'agit d'un système alphabétique aux usages assez restreints (funéraires, symboliques et ludiques). Il est toujours utilisé par les Touaregs et connaît actuellement, sous des formes adaptées (*néo-tifinagh*), une certaine extension. Ajoutons également ici que le berbère utilise aussi le support de l'alphabet latin ou celui de l'alphabet arabe.

Mais le *tifinagh* étant une spécificité touareg, le *néo-tifinagh* le résultat d'un travail d'intellectuels, et les écritures arabe et latine n'étant pas utilisées chez ces travailleurs immigrés, seule comptait donc la tradition orale.

⁷ Présentée en 1963 par Philips à l'exposition Radio-TV de Berlin.

⁸ Le *tamazight* (nom pour désigner la langue berbère en berbère) se déploie en de nombreuses variétés dialectales : *chleuh*, *rifain*, *kabyle*, *chaouïa*, *mozabite*, *tamasheq*, *nefoussa*, *siwi*, *jerban*, *zenaga*, etc.

⁹ Martin Heidegger : *Unterwegs zur Sprache*, Gunther Neske, Pfullingen, R.F.A., 1959. Traduction de l'allemand en français par Jean Beaufret, Wolfgang Brokmeier et François Fédier (éd. Gallimard, 1959).

la situation peu enviable de l'émigration forcée¹⁰ ; errance subie aussi par ceux qui, suite aux différentes invasions, furent contraints de vivre dans des zones refuges et qui donc, de ce fait, connurent l'exil intérieur ; errance choisie enfin, plus rhizomique que le rhizome même, d'un peuple éclot dans la diversité de ses dialectes et de ses cultures¹¹.

Ce chemin *de* la parole et *vers* la parole, c'est le chemin qu'ont choisi de prendre Fadma Kaddourri et Badr El Hammami pour cette vidéo qu'ils ont simplement et pertinemment intitulée *Thabrate* : la Lettre.

La cassette audio qui, de toute évidence, fait écho à la diaspora *amazigh*, en est, bien évidemment, le héros principal : à la fois lieu et lien, elle permet non seulement de rendre un vibrant hommage au peuple auquel ils appartiennent et dont ils sont issus, mais aussi de garder ce contact si essentiel avec la langue, leur langue, cette langue avec laquelle on aimerait leur dire, nous aussi, si nous parlions rifain :

Alors, Fatma, alors Badr, comment ça va avec la douleur, comment ça va avec la douceur ?

Jean-Marie Sauvage

¹⁰ Dans un article paru dans *Le Figaro* du 27 juin 2003 (pp. 27-28), Belkacem Lounes* nous rappelle notamment ceci :

« L'immigration berbère en France est l'une des plus anciennes puisqu'elle remonte à la fin du XIXe siècle. Elle répondait à la fois aux besoins de mobilisation des soldats en période de guerre (Première et Seconde Guerres mondiales) et au déficit de main-d'œuvre, notamment dans les secteurs de l'industrie et du BTP. »

* Président du *Congrès mondial Amazigh*.

¹¹ Nous n'entendons pas ici *rhizome* dans le sens qu'Edouard Glissant, à la suite de Gilles Deleuze et Félix Guattari, donne à ce mot, c'est-à-dire dans un sens qui lui est propre, à savoir comme il voudrait que soient, comme il faudrait que soient tous les lieux de la Terre : devenir et dialogue avec le monde, tout à la fois*.

Ce que nous voulons dire, en fait, c'est que ces cultures des *Imazighen* sédentaires des régions montagneuses, ces cultures *imazighen* nomades des régions désertiques et ces cultures *imazighen* semi-nomades - comme par exemple, celle à l'est du Rif**, peuplée de pasteurs et disposant de sites portuaires -, forment un réseau extrêmement complexe qui, de par sa nature, est, sur le plan spatial et géographique, un véritable rhizome*** ; voire même, en ce sens, plus que « simplement » rhizomique, puisqu'il constitue en fait ce que nous appellerons un rhizome de rhizomes.

* Cf. à ce sujet, notre article intitulé « Art et tremblement », publication Internet pour le site d'*Africa Light*, cette exposition itinérante (Bordeaux - Casablanca - Dakar - Bamako - Bordeaux) qui est toujours en cours et dont fait justement partie Badr El Hammami.

** Et d'où viennent justement Badr (région d'Al-Hoceima) et Fatma (région de Nador).

*** Ce qui, par ailleurs, n'exclut en rien les sens que ce concept peut prendre dans les ouvrages d'Edouard Glissant et de Gilles Deleuze et Félix Guattari.



Sans titre, 2015
Billets de banque
65 cm x 50 cm

« Paysages, Ad vitam æternam »

Le projet « Paysages, Ad vitam æternam » est un ensemble d'interventions réalisées au cours d'une résidence artistique dans les montagnes du Rif au Maroc. Mon projet était d'Investir le paysage en créant des oeuvres contextuelles, qui interrogent le rapport à des temporalités diverses. L'œuvre physique en elle-même est marquée par un temps plus ou moins court entre le moment de sa création et celui de sa destruction, La trace photographique en garde le souvenir permanent. La mise en évidence du cycle naturel, comme principe régulateur de la vie de toute oeuvre, interroge les notions de croissance, de mort, de hasard, de contingence, et d'espace transitoire.

La série photographique « couper la mer » est une des interventions réalisée au cours de cette résidence, dans ce projet, je suis parti d'un terme que les Marocains emploient pour désigner les jeunes qui traversent clandestinement la mer méditerranéenne vers l'Europe, en arabe dialectal se dit « couper la mer » pour dire ils ont traversé. J'ai alors imaginé un chemin que prennent ces jeunes en partant du lieu de ma résidence jusqu'à la mer en traçant sur ce dernier une ligne discontinue avec des bouts de papiers découpés en petit morceaux.



Couper la mer, 2013
Intervention, photographies numériques, 60 cm x 42 cm
séries de 6 photographies.





Dernière bande, 2016
Sculpture, photographies, bande sonore, cassette magnétique.
La non-maison, micro centre d'art d'Aix-en-Provence



AUTOPORTRAIT, 2013
Photographies, 80 cm x 80 cm
triptyque, 1/3



AUTOPORTRAIT, 2013
Photographies, 80 cm x 80 cm
triptyque, 2/3



AUTOPORTRAIT, 2013
Photographies, 80 cm x 80 cm
triptyque, 3/3



CÔTE À CÔTE, 2012
 Photographies numériques, 80 cm x 60 cm
 Objets de souvenirs, cartons
 LA KUNSTHALLE, centre d'art contemporain de Mulhouse, France, 2013





COSMO POLIS

« Comme une eau, le monde vous traverse et
pour un temps vous prête ses couleurs. »

Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*

« - Quelle couleur préférez-vous ? »

« - L'harmonie générale. »

Paul Cézanne

Citoyen du monde sur cette « terre des hommes » si chère à Antoine de Saint-Exupéry, Badr El Hammami est un jeune artiste qui la parcourt avec bienveillance, mais aussi avec ce regard critique qui lui est propre, comme ce fut le cas, par exemple, avec la belle aventure d'*Africa Light* (Bordeaux, Casablanca, Dakar, Bamako)¹.

Cette année, la biennale du Bénin sera, pour notre jeune artiste, l'occasion de faire un nouveau voyage et de présenter de nouvelles rencontres, à hauteur d'homme, comme ces rencontres à Rabat, avec ces marchands ambulants qui vont, de ville en ville, installer leurs précaires étals et qu'il s'est plu à photographier « côte à côte », mais aussi « vis-à-vis », c'est-à-dire de **visage à visage**. Et pas seulement de les photographier une seule fois, mais aussi de retourner les voir afin de leur donner la photographie et de leur demander aussi s'ils acceptaient d'être photographié à nouveau sur leur lieu de travail, tenant celle-ci dans leurs mains.

Miroirs du monde, ces photographies sont, comme le sont toutes les photographies, à l'antipode du miroir d'Alice : derrière elles, il n'y a rien ; pas d'*arrière-monde*, disait Nietzsche. Seulement cet « avant-monde » du photographique qu'est le monde, celui qui prend la pose² et s'y reflète ici, avec ses métamorphoses et ses couleurs chatoyantes³, mais aussi ses gris, ses noirs et

¹ Lien : <http://www.africalight.com>

² Et la pause.

³ Avec un humour non feint, au cours du documentaire qu'Olivier Bauer et Joël Calmettes lui ont consacré et qui sortit en 1999, le grand voyageur Nicolas Bouvier explique comment, petit enfant, il s'était cru dupé par le monde des adultes :

ses blancs : heurts⁴ et bonheurs du « grand Dehors », pour reprendre la belle expression de Michel Le Bris⁵.

Reflets momentanément figés d'un monde toujours en mouvement, elles ne sont pas non plus pensées comme de « simples » mises en abyme, car elles nous rappellent avec insistance cette chose essentielle et qui est l'une des grandes leçons de notre modernité : que les images sont aussi des objets et, en l'occurrence, des objets qui y circulent. Témoins contingents d'une réalité en devenir que rien ne peut arrêter, elles sont bien entendu, elles aussi, prises inéluctablement dans le tourbillon incessant des êtres et des choses.

Jean-Marie Sauvage

« Je me souviens que j'avais 4 ans ½ ; parce que la maison était pleine d'atlas, j'étais convaincu que les couleurs qu'on affectait à chaque pays n'étaient pas du tout factices. Alors, sur l'atlas scolaire que je possédais la Suisse était jaune et l'Autriche était rose, et lorsque j'ai passé cette frontière, je m'attendais carrément à ce que tout change de couleur, et quelle n'a pas été ma déception de voir que le rose ne dominait pas comme il aurait dû le faire, et je me suis dit : « Tiens ! Je me suis fait couillonner par les adultes. C'est peut-être la première fois que je me suis dit ça. »

Mais être déçu parce qu'il se croyait dupé n'était-il pas, dans le cas présent, bien préférable à celui de vivre dans un monde que seuls les paysages monochromes - camaïeux pour être précis -, du *Magicien d'Oz* pouvaient égaler ?

⁴ Car le bonheur du voyage cède aussi parfois la place - et cette lucidité est nécessaire et salutaire -, à une prise de conscience - qui est également ici un « vécu de conscience » -, de ce que le monde peut porter aussi en lui de violence, de misère et d'aliénation : *Philosophie de la misère* et *Misère de la philosophie*.

Pensons, à ce sujet, au texte critique que Roland Barthes avait écrit à propos d'une exposition de photographies de 1955, *The Family of Man*, venue des Etats-Unis et qui avait été ensuite montrée à Paris. Ce texte avait été repris dans son célèbre recueil *Mythologies*. En voici quelques extraits :

« [...] Les Français ont traduit : *La Grande Famille des Hommes*. [...] Nous voici tout de suite renvoyés à ce mythe ambigu de la « communauté » humaine, dont l'alibi alimente toute une partie de notre humanisme. [...] »

« Ce mythe de la « condition » humaine repose sur une très vieille mystification, qui consiste toujours à placer la Nature au fond de l'Histoire. Tout humanisme classique postule qu'en grattant un peu [...] on arrive très vite au tuf profond d'une nature humaine universelle. L'humanisme progressiste, au contraire, doit toujours penser à inverser les termes de cette très vieille imposture, à décaper sans cesse la nature, ses « lois » et ses « limites » pour y découvrir l'Histoire [...]. »

« Des exemples ? Mais ceux-là même de notre exposition. La naissance, la mort ? Oui, ce sont des faits de nature, des faits universels. Mais si on leur ôte l'Histoire, il n'y a plus rien à en dire, le commentaire en devient purement tautologique [...]. »

« Et que dire du travail, que l'Exposition place au nombre des grands faits universels, l'alignant sur la naissance et la mort, comme s'il s'agissait tout évidemment du même ordre de fatalité ? Que le travail soit un fait ancestral ne l'empêche nullement de rester un fait parfaitement historique. D'abord, de toute évidence, dans ses modes, ses mobiles, ses fins et ses profits [...]. Et puis dans sa fatalité même : nous savons bien que le travail est « naturel » dans la mesure même où il est « profitable » [...]. »

⁵ « Grand Dehors » que l'on se plaira à opposer à la fois à l'*Espace du dedans*, d'Henri Michaux, et au *Voyage autour de ma chambre*, de Xavier de Maistre, mais que Nicolas Bouvier a si bien fait coexister au sein d'un même ouvrage, qui est aussi son unique recueil de poèmes : *Le Dehors et le Dedans*.

Mémoire # 2

Vidéo format 4/3, 6', noir et blanc, muet

En revenant au Maroc sur les lieux où, enfant, il effectua sa scolarité, Badr EL HAMMAMI imagine une variante de la photographie de classe. Suivant le chemin possible de la mémoire qui remet en mouvement des images figées, l'illusion photographique de Mémoire # 2 s'anime lentement. Mais à l'instant où nous voyons revivre cette fantasmagorie du passé, nous sommes éblouis par les reflets du soleil sur les miroirs. À l'aide d'un appareillage fruste, les protagonistes de cette chorégraphie du souvenir exécutent, tour à tour sous nos yeux, un fabuleux exercice de disparition. La mémoire s'efface en même temps qu'elle s'écrit à la manière d'une encre sympathique délivrant un bref instant son secret.

Olivier Marboeuf



Mémoire #2, 2012
Vidéo, noir et blanc, muet, 6 min, 4/3



Mémoire #2, 2012
Musée d'art contemporain de Barcelone , 2013



Sans titre, 2008

Bois, métal, 200 cm x 110 cm x 20 cm.

En haut, Exposition de Noël, LE MAGASIN, centre national d'art contemporain de Grenoble.

En bas, Institut des cultures d'islam, Paris



Sans titre, 2012
Laine tissée
H 1m 80, L 1m 20

Des lignes autoritaires aux pelotes de laine

Admettons que les frontières tracent des lieux et définissent des identités : qu'en est-il quand les peuples quittent les délimitations, circulent entre elles, et qu'au-delà de déplacements éphémères, des individus différents rencontrent et habitent ces lieux, au-delà même des barrières tracées ? Les rapports des endroits aux autres changent, de même que leurs appréhensions même par les peuples « en dehors ». Les frontières perdent du sens en tant que marqueur culturel. C'est peu dire en effet que des individus de cultures différentes se côtoient au sein d'un même lieu, et ce de manière quotidienne.

Or, si les frontières marquent des différences entre des territoires, elles définissent aussi des fonctionnements de domination entre ceux-ci. Les frontières dessinent des pays, et ces pays se dominent les uns des autres, de manières autoritaires, qui n'ont plus ni sens, ni droit. Les rapports de domination entre les territoires ont changé, depuis l'effacement des frontières et la circulation permise des gens et des idées. C'est ainsi que pour Georges Balandier¹, « L'effacement des territoires et des frontières, sous le double effet de la mise en communication généralisée et de la technicisation continue des sociétés actuelles, remplace l'ancienne domination coloniale de pays à pays par une hégémonie qui se définit en termes de puissance financière et technique et de maîtrise des réseaux... Les nouvelles capacités technologiques font de chacun des domaines où elles s'exercent [...] des nouveaux Nouveaux Mondes où s'établissent des sortes de colonisation « du dedans ». Le colonialisme existerait toujours de manière intrinsèque aux territoires. Les sociétés sont guidées par la puissance financière et la maîtrise des réseaux, qui deviennent à la fois les raisons contemporaines de la domination et les manières de l'asseoir. Les frontières ne sont plus géographiques : elles prennent la forme des individus contrôlés – et donc dominés-.

Les frontières, les territoires existent toujours mais se tissent différemment. Dans l'œuvre *Sans titre* (2012), de Badr El Hammami, ces marquages « coulent » pour s'emmêler au sol. L'œuvre représente une mappemonde dont chaque continent se forme d'une boule de laine. Les fils tombent, s'emmêlent les uns aux autres et forment un amas bien désordonné. L'installation montre dans un même temps la construction et la chute des territoires. Dans nos inconscients nous nous représentons toujours nos sociétés sous le travers d'une mappemonde. Cela dit notre univers neressemble-t-il pas davantage à ces boules de laine entremêlées, sans sens ni ordre ? L'œuvre propose une vision alternative, reconstruit la géographie avec un regard presque naïf, porté par le bon sens. Les frontières, tracées par des lignes tout autant imaginaires qu'autoritaires, se mélangent par le déplacement des fils, des gens. L'utilisation du fil de laine dans l'œuvre de Badr El Hammami n'est par ailleurs pas anodine : c'est une des matières hautement importée en Europe dans le commerce des États impérialistes avec leurs colonies.

Laëtitia Toulout

¹Georges Balandier, *La situation postcoloniale. Ancien concept : nouvelle réalité*, cité par Marie-Claude Smouts, 2007 ; p. 32.

Sans titre, 2012

Installation, projecteur super 8, bougies

Dans cette installation, un projecteur super 8 (sans bobine) révèle une ville qui brûle par l'ombre projetée de bougies incandescentes. La projection continue de cette scène fait écho aux événements tragiques que les médias relatent perpétuellement : une guerre s'éteint, une autre s'allume. Les spectateurs sont ici à la fois consommateurs de cette image de guerre et acteurs de sa commémoration.



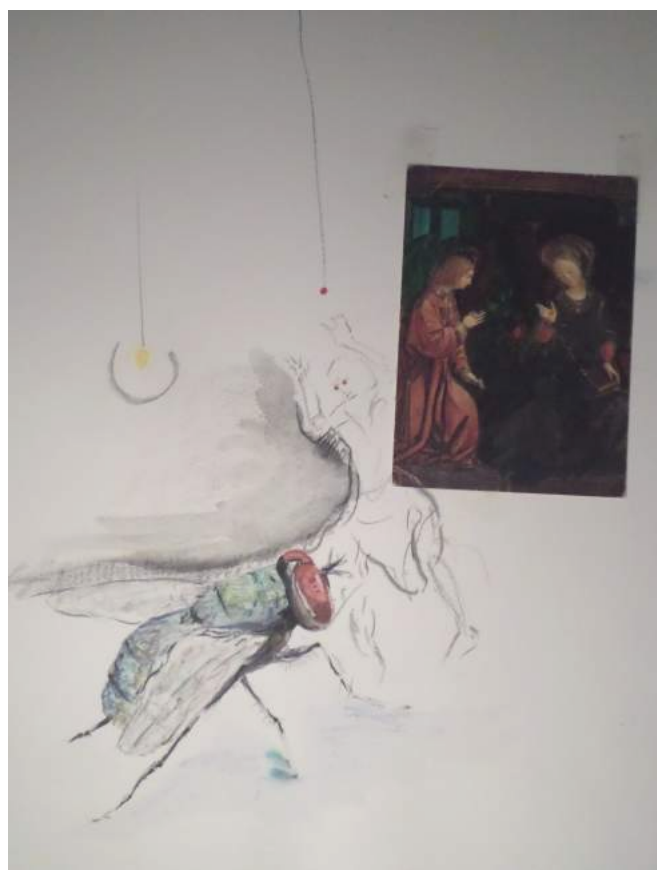
Sans titre, 2012
 Installation, projecteur super 8, bougies
 Galerie de théâtre de privas- Espace d'art contemporain, Privas



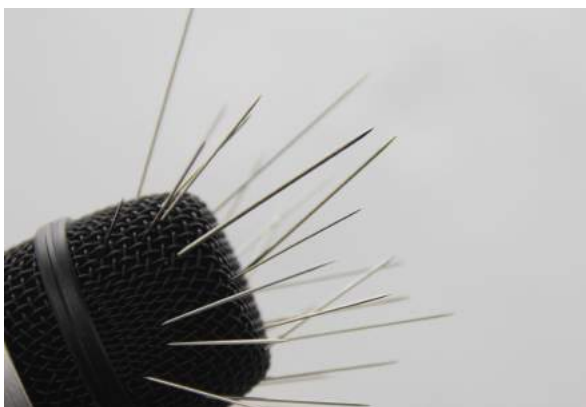
Sans titre, 2013
Installation, table, pièce de monnaie.

Installation, sans titre, 2013
Table, pièce de monnaie

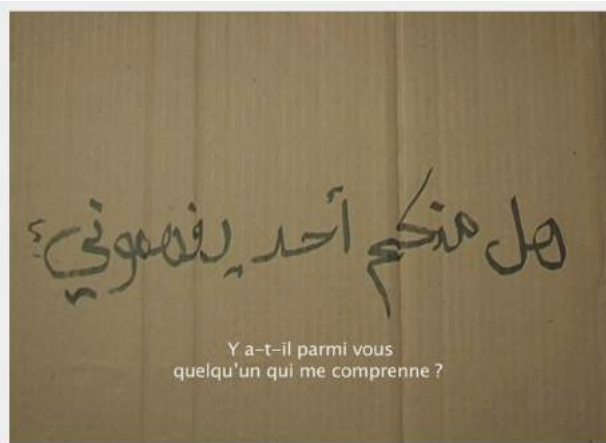
L'installation *sans titre* montre une pièce de monnaie en peseta espagnole des années franquistes, notamment en circulation dans les enclaves espagnoles Ceuta et Mellila dns la région du Rif (Maroc), cette pièce tourne sans arrêt sur une table dans un devenir figé.



Sans titre, 2012-2013
Dessin, technique mixte, 60 cm x 40 cm



Sans titre, 2012
 Installation, microphones, gants de boxe, aiguilles, fil rouge.
 Esapce 29, Bordeaux



Y-a-t-il parmi vous qui..., 2010
Performance



Dé-limité, 2011
Performance
Musée National du Mali, Mali



Sans titre, 2010
Installation, bois, toile blanche, 250 cm x 180 cm x 5 cm
École des beaux-arts de Valence, France



Souvenirs, 2010
Cartes postales, textes
Musée national du Mali

Souvenirs, 2010

Cartes postales 1 et 2 :

Je me rappelle de ma première traversée, c'était en 2001.

J'avais eu un visa pour faire mes études en France. Je n'avais pas les moyens de me payer un billet d'avion, donc je choisissais de traverser en bateau et de prendre le bus pour la France.

Avant de monter sur le bateau, il y avait une file d'attente d'environ cent personnes, un peu plus loin, des jeunes guettaient pour pouvoir s'infiltrer afin de rejoindre l'autre côté. Mais les gardes surveillaient pour que personnes ne s'embarques clandestinement.

Sur le bateau, une rumeur courait : trois jeunes avaient réussi à s'infiltrer. Les gens de la sécurité couraient dans tous les sens afin de les retrouver. Puis personnes n'en reparla. Apparemment cela arrivait souvent. Le bateau quitta le quai.

Cartes postales 3 et 4 :

le lendemain matin, arrivée sur la côte de Malaga. Pour sortir du bateau, il fallait traverser un tunnel de cent mètres. Au bout les douanes espagnoles nous attendaient pour contrôler nos papiers et nos bagages. J'entendis des gens dire que les trois gamins s'étaient fait arrêter. De toutes façons comment auraient-ils pu traverser ce tunnel sans se faire prendre...

Après le contrôle, je rejoignais le bus. Le voyage fut long et fatigant. Huit heures plus tard sur l'autoroute, le chauffeur entendit un bruit dans le moteur, il s'arrêta sur une aire afin de voir ce qu'il se passait. Lorsqu'il ouvrit une trappe près de son siège, il tomba dans les pommes, tout le monde accourut pour voir ce qu'il se passait. Son collègues essayait de le réveiller.

Cartes postales 5 et 6 :

Un jeune garçon de treize ans qui était un des trois clandestins, se cachait là depuis notre départ de Malaga. Les gens aidèrent le gosse, lui donnèrent à boire et manger. Une fois revenu à lui, le chauffeur demanda au jeune garçon où il souhaitait aller. Il lui expliqua qu'il ne pouvait pas traverser la frontière franco-espagnole et qu'il devait descendre le plus tôt possible. Les gens qui comprenaient l'espagnol traduisirent en arabe (ses propos) au jeune.

Le jeune garçon n'avait aucune adresse où aller, il avait (seulement) le numéro de téléphone de quelqu'un de sa famille. Le chauffeur accepta de l'appeler lui-même et décida de s'arrêter dans une station service pour le faire. Il demanda à une femme d'accompagner le garçon pour ne pas attirer l'attention.

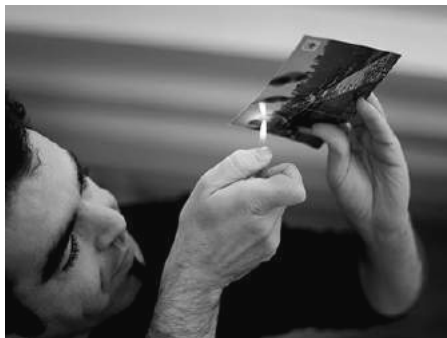
Lorsque le chauffeur appela le numéro, il découvrit que l'oncle du gamin travaillait en tant que cuisinier dans la station où nous étions arrêtés.



Etat des lieux, 2012
20 Photographies argentiques, 21 cm x 29 cm



Marquer, 2009
Installation, béton, bois, 200 cm x150 cm
Ancienne magnanerie, Étoile sur Rhône, France



Sans titre, 2012
Cartes postales, technique mixte
50 cartes postales





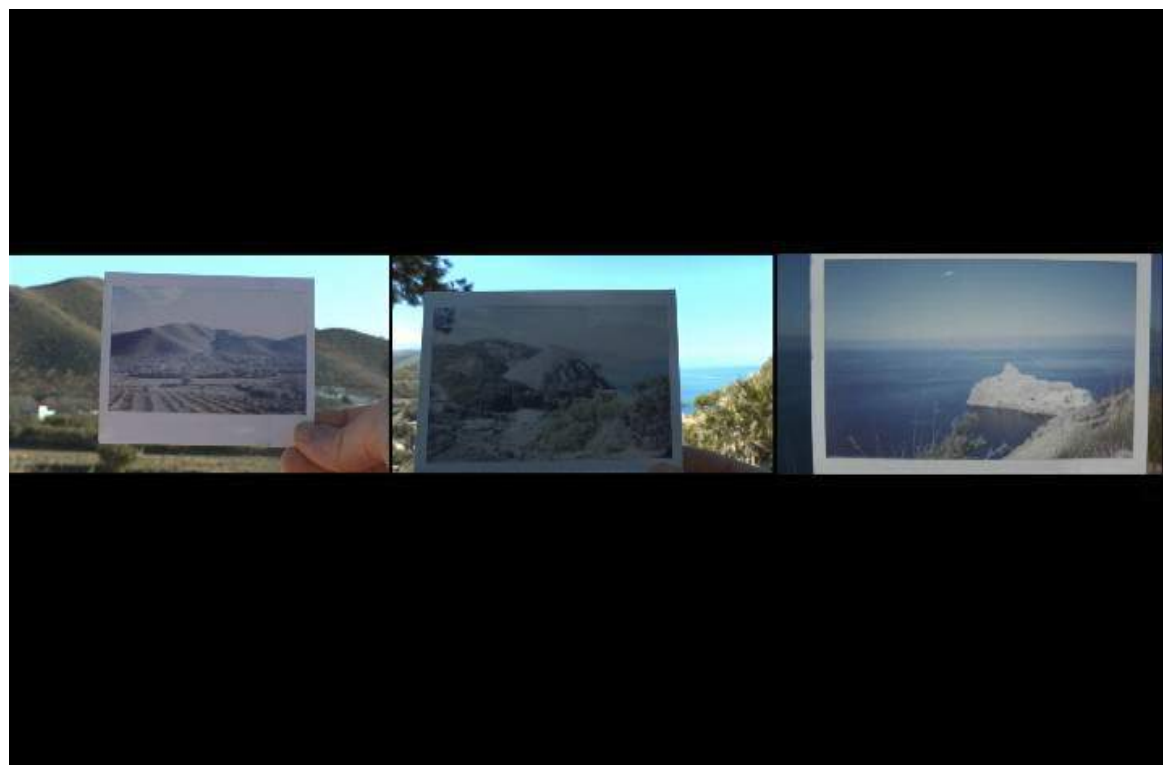






Ville mirage, 2015
Photographies argentiques, 22 cm x 15 cm
Séries de 8 photographies





Mirage, 2013
Vidéo



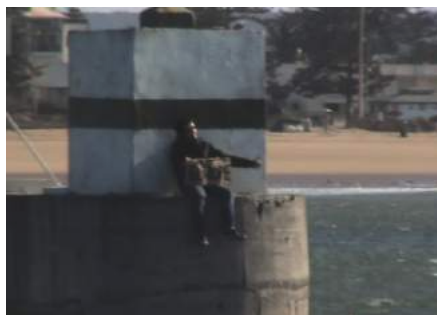
Sans titre, 2015
Photographies numérique, 70 cm x 50 cm, Diptyque



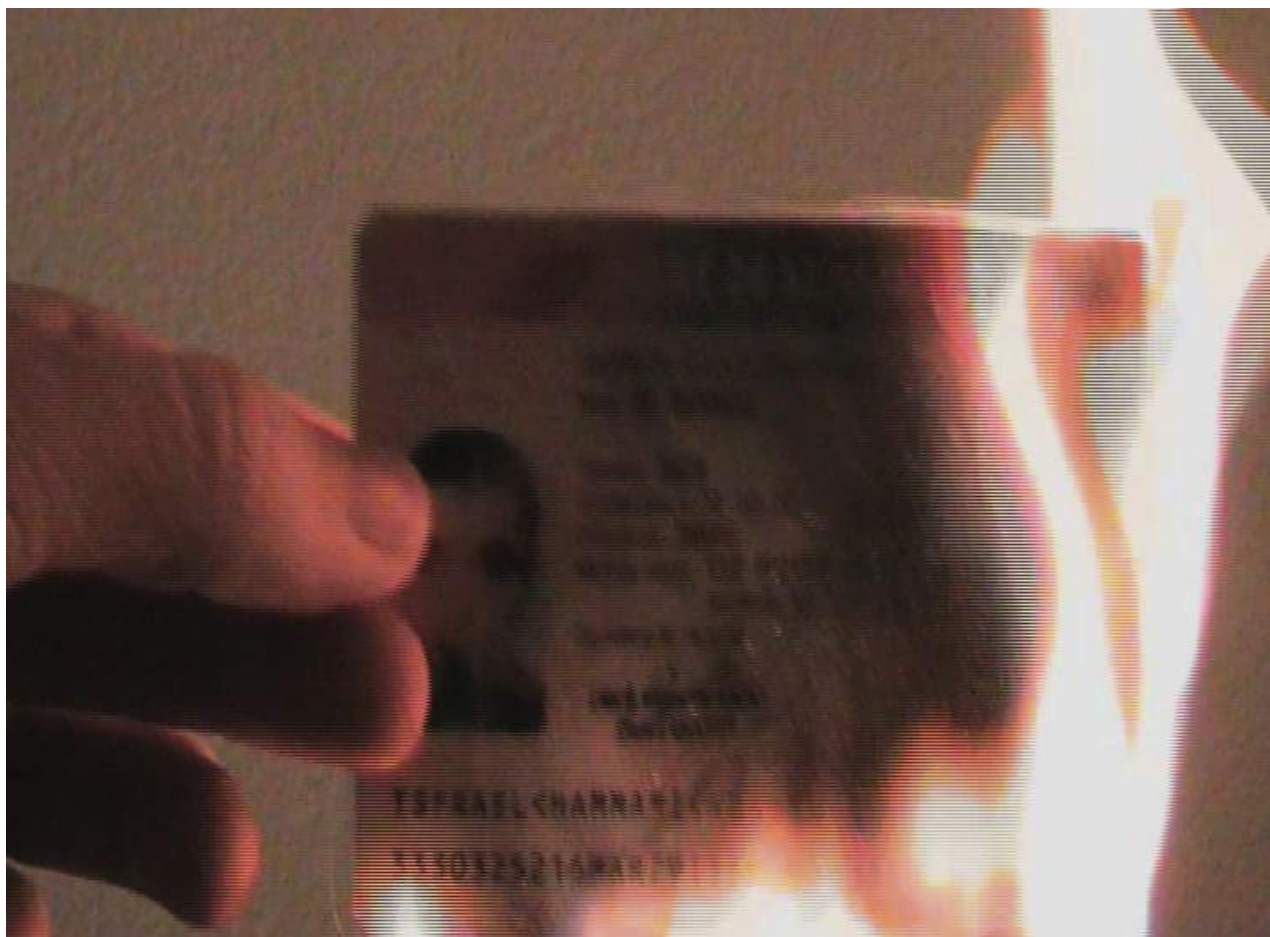
No signal, 2015
Vidéo, 1 min et 28 sec, 4/3

Badr EL HAMMAMI
No signal, 2015
Durée : 1min et 28 sec
Couleur

La vidéo *No signal* est une performance réalisé sur un chantier en cours de construction. J'ai installé deux caméras, la première filme mes actes effectués et la deuxième filme les mêmes actes mais subi. La vidéo s'inscrit dans une démarche utilisant la mise en abyme comme mode de représentation de l'image et sa déconstruction, Elle a à voir avec la finitude, la dégradation, la perte et la conscience de la vanité des choses.



Bateau stop, Maroc- Europe, 2012
 Performance, vidéo, 4 min et carton
 Installation vidéo à l'institut Français d'Essaouira, Maroc



LES HARRAGAS, 2009
Vidéo, 1 min, 4/3



Pas de frontières entre nous, 2010
Vidéo, 13 min

Pas de frontières entre nous, 2010

La vidéo *Pas de frontières entre nous !* relate un voyage que j'ai effectué entre la frontière de l'Espagne et celle du Maroc pour me rendre dans l'enclave espagnole afin d'y réaliser une performance « passeport ». J'ai envisagé de faire des allers-retours entre l'enclave Mèlilia et la ville marocaine, Nador, pendant toute une journée. L'idée était de franchir, un certain nombre de fois, cette zone frontalière en totale légalité. Le fait de filmer ces traversées a suscité quasi immédiatement un questionnement voire une suspicion des autorités quant à la nature de ces nombreuses allées et venues. Après quelques trajets, les douanes marocaines et espagnoles m'ont chacune interpellée. Il est évident que depuis les attentats du 11 septembre 2001 les rapports nord/sud ont changés, aussi toutes les cassettes ont été confisquées pour des raisons de sécurité. Il ne me restait qu'une cassette de ce voyage, à partir de cette dernière, j'ai réalisé cette vidéo.

« Le vieux fascisme si actuel et puissant qu'il soit dans beaucoup de pays, n'est pas le nouveau problème actuel, on nous prépare d'autres fascismes [...] le néo-fascisme est une entente moniale pour la sécurité, pour la gestion d'une « paix » non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de micro fascistes, chargés d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte »

Gilles Deleuze, 1977 *Deux régimes de fous*

Les médias à fortiori depuis les attentats du 11 septembre relaient ce climat de suspicion en créant un stéréotype du terroriste dont les frontières sont si floues que tout un chacun pourrait appartenir potentiellement à un réseau. Si ce n'est dangereux, tout du moins cela est inquiétant.

Biographie Badr EL HAMMAMI

Badr EL HAMMAMI est né en 1979 au Maroc (Rif), vit et travaille à Valence en France.

L'artiste expérimente de façon poétique le concept de frontière autour d'un ensemble d'installations, textes, photographies, vidéos et performances. Il questionne cette notion arbitraire sans laquelle l'étranger ne serait pas. Son statut d'étranger en France lui permet une lecture paradoxale des cartes et des territoires. Car lorsque Badr regarde une carte, il ne voit pas «des pays juxtaposés, ni des formes», mais «un réseau de lignes, une forme rhizomique qui connecte tous les territoires».

Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Valence en 2009, il a participé à des différentes expositions internationales notamment à : « MOSCOW ART COMMUNITIES » Curator: Marina Fomenko, Musée de Moscou, Moscou, Russie, « Entrée vidéo » L'ŒIL DE POISSON, centre de production et de diffusion en art actuel, Québec, Canada (2015), « Giving Contours to Shadows », Curator : Bonaventure Ndikung et Elena Agudo, Neuer Berliner Kunstverein (NBK) et SAVVY, Berlin, Allemagne, « Sous nos yeux », Curator : Abdellah KARROUM, MACBA, Musée d'art contemporain de Barcelone, Espagne (2014), « Mandrake à disparu » Curator : Olivier Marboeuf, Espace KHIASMA, Les lilas, France. À « sous nos yeux », Curator : Abdellah Karroum, LA KUNSTHALLE, centre d'art contemporain, Mulhouse, France (2013). À Biennale de Bénin, « inventer le monde, L'artiste citoyen », Curator : Abdellah Karroum, Cotonou, Bénin (2012).

Mouvement.net ⁽¹⁾

arts visuels

L'illusion créatrice Exposition collective *Mandrake a disparu*

BADR EL HAMMAMI / JULIEN PRÉVIEUX / OLIVIER MARBOEUF / MAÏDER FORTUNÉ

21/03 > 25/05/2013 - ESPACE KHIASMA

L'Espace Khiasma poursuit sa réflexion sur le régime d'apparition des images. En convoquant la figure de Mandrake, célèbre super-héros magicien, l'exposition interroge la notion d'illusion.

PAR AÏNHOA JEAN-CALMETTES | PUBLIÉ LE 21 MARS 2013



Badr El Hammami, Sans titre, 2012, © Badr El Hammami.

Le sens commun veut que l'illusion soit une réalité factice cherchant à camoufler la vérité. On parle d'illusion comme on parlerait de leurre ou de tromperie. On souhaite s'en libérer pour, enfin, atteindre le vrai. L'intuition d'Olivier Marboeuf (<http://www.mouvement.net/teteatete/portraits/cultures-croisees>) prend pourtant ces présupposés péjoratifs à rebours. Le directeur de l'Espace Khiasma considère que, loin d'être la victime de l'illusion, le spectateur en est le principe actif. C'est avant tout

parce qu'il l'accepte et y croit que l'illusion fonctionne. L'apparition visuelle dont elle est porteuse reposerait donc sur la connivence, voire la croyance, du public. L'hypothèse de départ s'inverse ici, puisque l'illusoire ne cache plus. En devenant créateur d'images, il permet au contraire de voir. Il en est ainsi du *Carrousel* (<http://maider-fortune.fr/en/projets/carrousel/>) de Maïder Fortuné (<http://www.mouvement.net/critiques/critiques/lespace-du-geste>), œuvre vidéo qui, jouant du flou et de la netteté, devient une machine à « faire surgir » en appelant à la faculté du visiteur à reconstituer les fragments qu'on lui montre.

In fine c'est bien la notion de réception – considérée ici comme un acte de co-création – que le thème de l'illusion vient questionner. Ainsi, dans *Sans Titre* de Badr El Hammami, le spectateur, se révèle être autant le témoin d'une ville à feu et à sang que l'acteur de la commémoration de cette tragédie. A lui, revient de rendre effective la superposition temporelle, présente uniquement à l'état de latence dans l'installation. La *Timeline* de Claire Malrieux, elle, est une « sculpture fantôme » : sa matière est celle de la lumière, elle apparaît seulement dans la mesure où les spectateurs croient en son existence. Alexander Schellow explore les limites de l'espace de la réception. Dans *Ohne Title*, il s'interroge, à partir de l'expérience limite qu'est la maladie d'Alzheimer, sur la possibilité de l'échange lorsque les canaux traditionnels de communication ne sont plus praticables.

Mais puisque le célèbre magicien Mandrake a disparu, c'est aussi sur les modalités de l'illusion sans illusionnistes que les artistes invités se penchent. Sans prestidigitateur, on entre dans le régime de la simulation et de l'algorithme. *Film* de Ismaïl Bahri, établit le sens selon un protocole. Au contact d'un liquide, des rouleaux de papier découpés dans des journaux se déploient et dévoilent les écritures qu'ils portent.

Sorry

Because of its privacy settings, this video
cannot be played here.

Watch on Vimeo

L'œuvre de Julien Prévieux (<http://www.mouvement.net/critiques/critiques/lart-de-sinfiltrer>) vient compléter ces propositions par une nouvelle inversion des présupposés. Il expose ici le résultat des ateliers de dessin qu'il a organisé avec les policiers du 14^e arrondissement à partir des formes et des couleurs des diagrammes de Voronoï (http://www.palais-decouverte.fr/fileadmin/fichiers/infos_sciences/mathematiques/textes/formes_matematiques_revue/359_nov_dec_2k8.pdf), ces logiciels qui permettent de faire une simulation en temps réel de la spatialisation de la

criminalité dans les villes américaines. Ces ateliers lui ayant permis d'établir des relations de confiance et d'échange avec les gendarmes, il donne à voir la manière dont un travail sur les procédés de simulation peut créer une situation de confiance et de connivence.

Mandrake a disparu, du 22 mars au 25 mai à l'Espace Khiasma, Les Lilas.

Des rencontres avec les artistes seront également organisées dans le cadre de l'exposition :

Samedi 13 avril à 18h : Carte blanche à Julien Prévieux

Samedi 20 avril à 18h : Carte blanche à Alexander Schellow

Samedi 25 mai à 18h : Présentation de l'atelier organisé par Julien Prévieux à l'Antenne du Plateau (dans le cadre d'Hospitalités) et carte blanche à Claire Malrieux

Drôme Hebdo

PEUPLE LIBRE

21 novembre 2013

7, av. Verdun - VALENCE - 04 75 86 20 00 - Fax : 04 75 86 20 02 - ISSN : 1630-6783 - N° 3352 - 1,50 € • rédaction@drome-hebdo.fr • www.drome-hebdo.fr

Immigration

7 femmes citoyennes témoignent



À l'heure où la question de l'accueil de l'étranger en France se retrouve souvent sous les feux des projecteurs médiatiques, le festival Migrant'scène, dans la Drôme, offre une bouffée d'oxygène avec le film documentaire « 7 femmes citoyennes », de Badr El Hammami et Maxime Deminière. Sept femmes y racontent leurs parcours de vie. Portraits croisés.

Page 14.

Pays Dauphinois

ROMANS-SUR-ISÈRE – Dans le cadre du festival Migrant'scène, le film « 7 femmes citoyennes » rassemble des témoignages poignants

Ces Romanaises venues d'ailleurs

Elles s'appellent Sofia, Carlota, Lalmia, Angelina, Adele, Zoubaïda et Fatima. Elles viennent de Roumanie, d'Espagne, des pays du Magreb et d'ailleurs. Toutes les sept vivent à Romans, fréquentent la maison citoyenne Noël Guichard, quartier de la Mairie. Elles et de nombreuses autres sont venues, il y a quelques années déjà, s'installer en France, parfois forcées, parfois par choix. Le festival Migrant'scène, organisé par la Cimade (Comité intermunicipal auprès des évacués) leur rend hommage cette année. À Romans, c'est à travers le film documentaire, « sept femmes citoyennes » tourné par Badr El Hammami et Maxime Deminière, qu'elles témoignent de leur parcours de vie. Avec des mots simples, bien à elles. « Elles se contentent avec leur cœur et c'est comme cela qu'on les entend le mieux, bien mieux avec leurs sentiments qu'à la suite de statistiques », résume Anne-Sophie Pugeat, animatrice de la maison citoyenne. « Ces femmes se parlent, nous parlent, répondent, écrivent, projettent, pleurent, aiment se réjouir », explique-t-on au sein de cette structure associative. « C'est touchant et cela crée du lien », pourrait-on rajouter.

L'heure où la question de l'accueil de l'étranger en France est constamment ou presque sous les feux des projecteurs politiques, parfois aux prix de querelles acharnées, le court-rage de Badr el Hammami et Maxime Deminière, qui revendiquent eux-mêmes haut et fort leurs origines marocaine pour

l'un et landaise pour l'autre, apporte un éclairage différent, vécu de l'intérieur, et surtout... à taille humaine. Et l'on ne peut guère rester insensible à certaines histoires, parfois racontées avec le sourire, toujours avec un peu de lumière dans les yeux.

« À la frontière entre Romans et la Roumanie »

Ainsi Sofia Vancea dévoile au public qu'elle est arrivée en France, « à cause de la maladie, mais grâce à l'amour aussi ». Cette institutrice a dû se faire opérer en France, loin de son lointain village roumain Rozablea, jumelé avec la commune Peyrins, dont elle parle avec nostalgie. « Mes enfants sont restés là-bas », dit-elle en évoquant ses élèves. Mais les sentiments la tiennent ici : après des années de célibat, elle a rencontré un Roumain avec lequel elle s'est mise en ménage. Rapidement, elle a poussé les portes de la maison citoyenne à la Monnaie et donne des cours de maths le mercredi : « enseignante, c'est comme cela que je suis, c'est comme cela que j'ai envie d'être ». Mais elle avoue que son cœur balance : « Je suis à la frontière entre Romans et Rozablea, une partie de moi-même voudrait continuer à enseigner en Roumanie ».



Deux des sept femmes citoyennes du film : Fatima Paris et Sofia Vancea.

« Ne pas se replier sur soi »

Un sentiment partagé par bon nombre de migrants, toujours attachés à leurs racines. À côté de Sofia Vancea, Fatima Paris éprouve régulièrement le besoin de retourner au Maroc, là où elle est née. Elle a gardé le nom de son mari « Paris », qu'elle a épousé en 2007 et duquel elle s'est

finale- ment séparée quelques années plus tard. Après avoir vécu en Normandie avec lui, puis dans la capitale à Paris, elle s'est installée sur Romans en 2011, d'abord comme gouvernante en maison de retraite, mais son contrat de travail n'a duré que quelques mois. Elle a poussé la porte de la maison citoyenne, dans l'espoir de trouver un peu de chaleur humaine. « Dans la difficulté, j'avais besoin d'être écoutée, d'être entourée », raconte-t-elle. « C'est important d'aller vers les autres, de ne pas se replier sur soi. Actuellement, je reprends ma vie en main ». Accompagnée par les professionnels de la maison citoyenne, Fatima a repris confiance en elle et monte un projet de restauration de cuisine du monde. « Je proposerai bien des prestations culinaires à domicile voire répondre à des commandes », annonce-t-elle avec un large sourire.

son propre parcours, sa propre vision des choses, mais toutes ont en commun la volonté de dépasser leurs difficultés et de « devenir citoyennes ». C'est d'ailleurs sur la base du volontariat qu'elles sont passées derrière la caméra. « Lorsqu'on a parlé du projet de film, une vingtaine de personnes s'est rendue à la réunion de lancement à la maison citoyenne », précise Anne-Sophie Pugeat. « Mais au fur et à mesure, certaines d'entre elles se sont dites : finalement ce n'est pas pour moi. Celles qui sont restées étaient celles qui étaient vraiment prêtes à témoigner ». Sur quoi, les réalisateurs Maxime Deminière et Badr El Hammami concluent : « Finalement, sept était le bon nombre. On a eu de la chance, il y a eu comme une alchimie qui s'est créée. Il n'y avait pas nous d'un côté, et elles de l'autre. Nous étions tous ensemble ».

Tous d'horizons divers, mais un projet commun. C'est un peu cela le message du film.

D'horizons divers mais projet commun

Chacune des sept femmes a

CYRIL LEHEMBRE



Les réalisateurs, la productrice, les représentants de la Cimade, de la Maison citoyenne et les « actrices » ont travaillé ensemble pour ce film documentaire.

Prochaine projection

Jeudi 21 novembre, 19 h, au Cinéma à Portes-ouvertes.

Le public interpellé par « sept femmes citoyennes »

Dans le cadre du Festival « Migrant'scène » qui se déroule du 15 au 23 novembre, les regards croisés sur les migrations en France et dans le monde se donnent rendez-vous dans plusieurs villes de l'Hexagone. Avec le concours de la Cinade (Comité intermouvements auprès des évacués), la Maison citoyenne de Romans, place Berlioz, a proposé samedi 16 novembre la projection de « 7 femmes citoyennes » un documentaire tourné par Maxime Deminière et Badr El Hammami. Une heure dédiée aux propos de sept femmes originaires de plusieurs pays dont la Tunisie, le Maroc, le Portugal ou la Roumanie et qui expriment leurs différences. Une discussion s'est développée après la diffusion du film



Une partie des femmes héroïnes du documentaire.

dans la grande salle de réception. L'occasion pour certains d'exprimer des avis plus ou moins convergents avec des interrogations évidentes comme celle-ci : « Je pense que si la

crise n'existait pas, peut-être n'aurions-nous aucun problème avec la diversité ? »

Philippe Drésin, maire de Romans, délivrant un autre son de cloche : « Ces témoignages de



L'assistance réunie à la Maison Citoyenne.

femmes récemment arrivées sont intéressants. Quand je songe qu'il m'arrive de rencontrer dans ma ville des immigrés installés depuis vingt ou trente ans, qui me font remarquer : les nouveaux arrivants sont mieux traités que nous ».

Alain Bellier, président de la

Maison citoyenne, sans se

départir de son franc-parler, a indiqué son espoir : « N'ayons pas peur de parler avec les uns et les autres. Ma mère le faisait déjà. Un geste, une parole de bienvenue. C'est comme ça qu'on peut en finir avec ce « ... tain » (sic) de nationalisme ».

P. D.L. (CLIP)

le dauphiné libéré

1,00€ | VENDREDI 12 FÉVRIER 2016 | C 07

PRIVAS ET SA RÉGION

EXPOSITION | Les œuvres de "Mesurer le monde" seront visibles jusqu'au 9 avril Mesure du monde et mémoire des hommes

Une exposition s'achève, une autre ouvre ses portes. Des Archives départementales qui referment aujourd'hui leurs portes sur "Les enfants de migrants" à la galerie du théâtre qui les a ouvertes hier sur "Mesurer le monde", il suffit de traverser la place André-Malraux pour rencontrer des œuvres qui disent des histoires d'hommes. Parmi les sept artistes qui ont investi l'espace d'art contemporain, Badr El-Hammani présente une vidéo sur écran géant. C'est là le fruit d'un retour au Maroc, dix ans après, dans l'école de son enfance. L'artiste, qui vit désormais à Valence, a ainsi retrouvé et fixé la mémoire en un film d'animation. Une photo de classe avec des enfants nantis de miroir dans le-

quel se projettent les reflets changeants du soleil marocain. Outre une série de cartes sans titres peintes et brûlées de lieux touristiques, Badr El-Hammani a réuni, avec la complicité de Fadma Kaddouri, des pièces de correspondance, lettres, cartes, cassettes et K7 des années 1960/70 entre les émigrés marocains et leurs familles restées au pays. Souvent, les cassettes audio permettaient de combler le silence dû à l'analphabétisme des migrants. Il s'agit là de la conclusion du projet "Thabrate" ("La lettre").

L'exposition qui a été inaugurée hier soir présente bien d'autres moyens de "mesurer le monde". Esther Ferrer le fait tout simplement à l'aide d'un mètre ruban. Ain-



Badr El-Hammani et Fadma Kaddouri livrent la correspondance de familles du Rif marocain.

si, chacun pourra mesurer son corps (ou celui de l'autre). Cela a donné lieu, en fin de vernissage, à une performance avec quatre acteurs. Les autres œuvres proposées au regard du public, celles de,

Thomas Ruff, Nicolas Brasson, Mathieu Kleyebe Abbou, Éléonore Saintagnan et Bernad Heidsieck, ont toute une façon originale et artistique de "mesurer le monde".

Gilbert JEAN

#26

déc. 2014
- janv. 2015

DIPTYK

L'ART VU DU MAROC

L'ARTISTE

LAOULI,
L'INSOUMIS

PORTFOLIO

SHIRIN NESHAT,
DE CHAIRS ET
DE MOTS

PHOTO

TOUT CE QU'IL FAUT
AVOIR VU À PARIS
PENDANT
L'AUTOMNE

DESSIN

UNE ODYSSÉE
GRAPHIQUE
DE KADER
BENCHAMMA

35 DH - 5,00 €



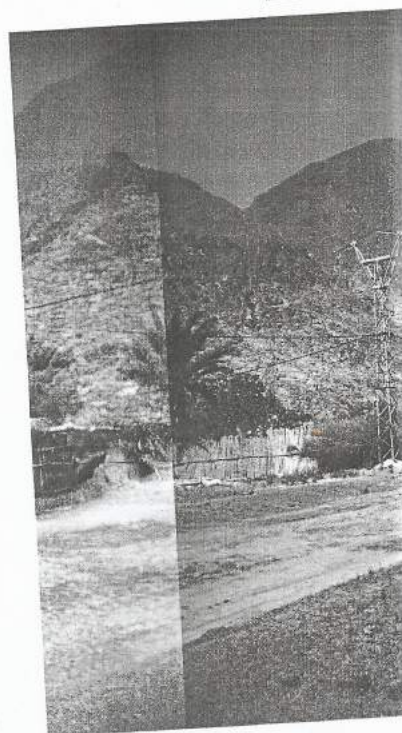
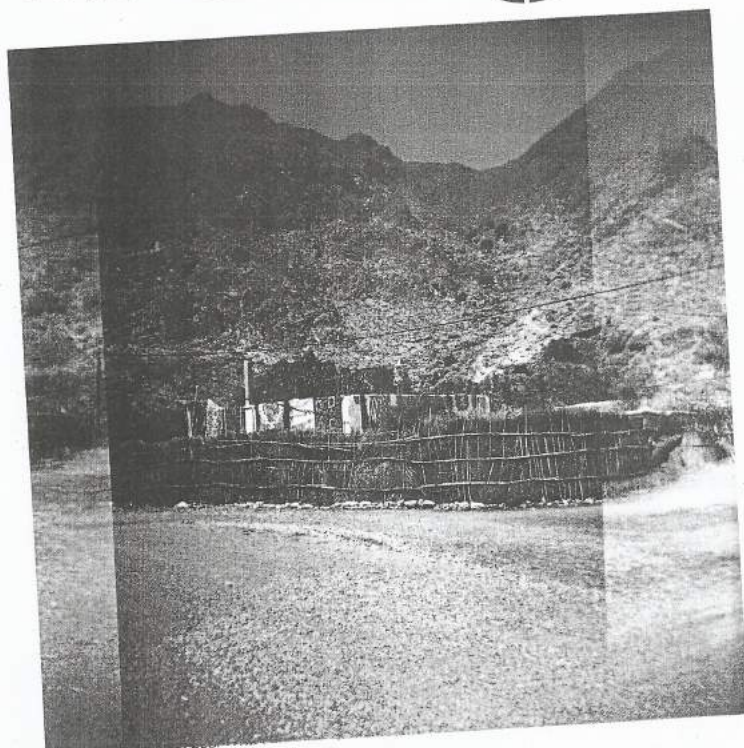
RÉSIDENCE

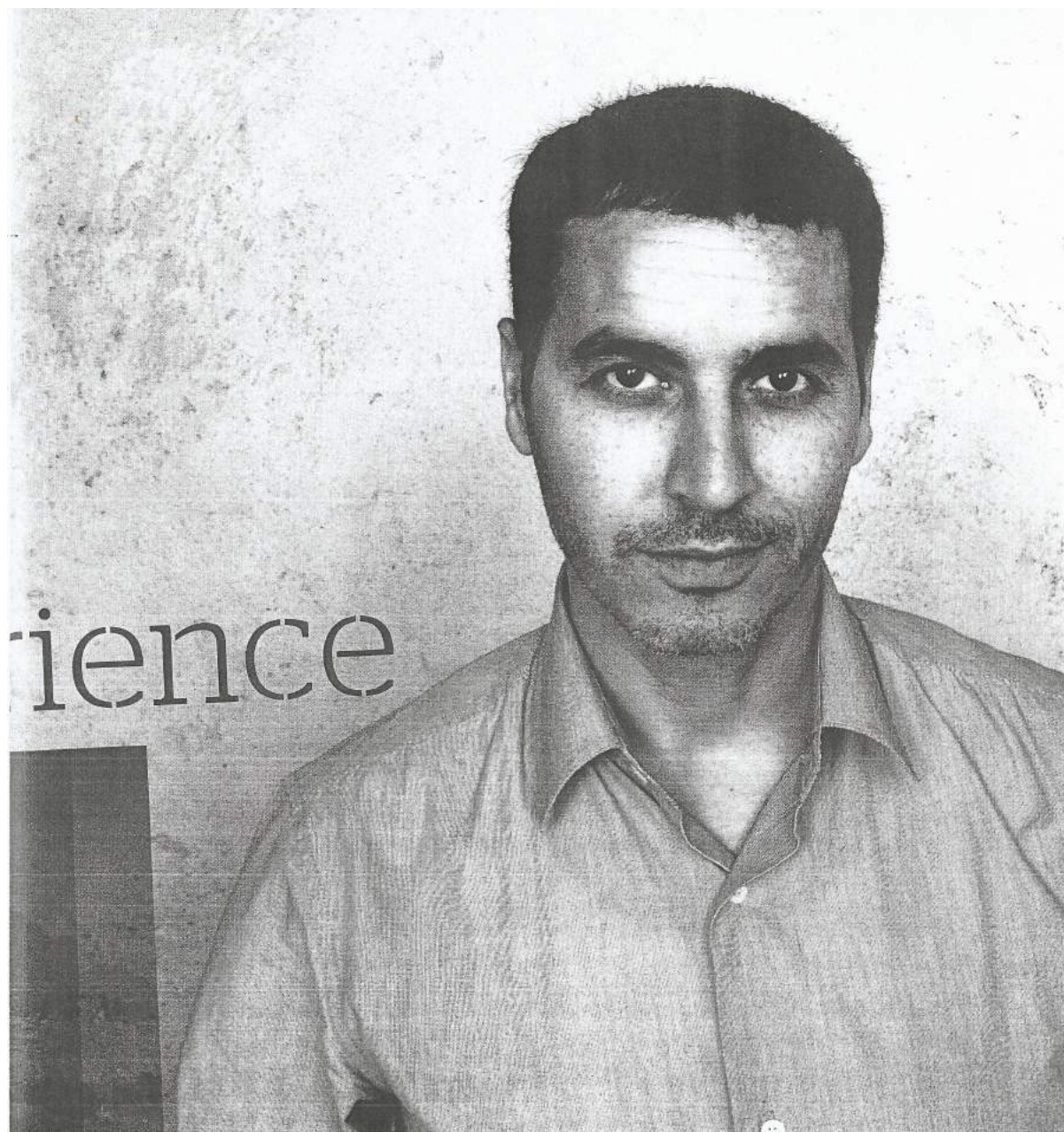
ABDELLAH KARROUM

Depuis bientôt 15 ans, Abdellah Karroum organise expéditions et séjours de création dans sa résidence du Rif, rattachée à sa structure de L'appartement22 à Rabat. Décryptage de cet incubateur de sens et d'œuvres qui partent ensuite faire le tour du monde.

PROPOS RECUEILLIS PAR SYHAM WEIGANT

«Partager l'expé

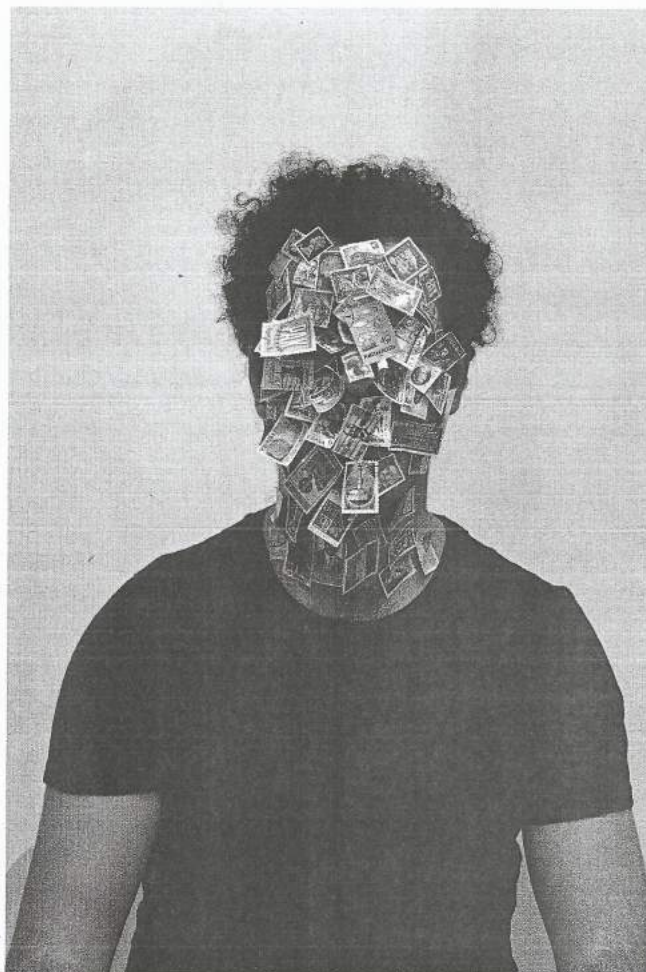




François-Xavier
Gbré, *Le RIF*, 2013

de l'art»

Abdellah
Karroum
en 2013.



Badr El Hammami,
Autoportrait, 2013,
tirage photographique

Bien loin de l'appartement du boulevard Mohammed-V, « vitrine officielle » des activités curatoriales de Karroum arrimée en face du Parlement, il y a un laboratoire de pensée et de création, itinérant au sein de la région du Rif. Que s'y mijote-il depuis l'an 2000 ? Abdellah Karroum y a produit l'essentiel de son jus curatorial, une « usine à gaz » excentrée servant à nourrir le « magasin » de Rabat, posant les bases de sa propre réflexion et de celle des meilleurs artistes marocains et internationaux. Depuis la première « expédition » menée par Younès Rahmoun et Jean-Paul Thibeu, se sont succédés entre autres Hassan Darsi, Badr El Hammami, Tomas Colaco ou encore Fadma Kaddouri. Loin des circuits du marché de l'art et des musées, Karroum, qui n'a pas abandonné sa mission de directeur du Mathaf, continue d'y produire embryons de projets, travail d'archives,

œuvres à fort contenu ajouté et échanges avec les populations locales.

Comment part-on d'une résidence d'artiste installée dans le Rif, pour aboutir à une exposition dans l'un des plus grands musées d'art contemporain, comme le MACBA ?

Le projet d'exposition « Sous Nos Yeux » parle exactement de cette question de déplacement, entre le lieu d'exploration et de production, et le lieu d'exposition et de débat. Il y a bien sûr de la rencontre à toutes les étapes de ce parcours. L'artiste regarde le monde et propose une lecture de ce monde dans un langage créé à partir de sa sensibilité. Il s'agit souvent d'une vision universelle qui mérite d'être traduite et partagée. Cette médiation est la responsabilité d'intellectuels comme le curateur ou l'éditeur. Dans le cas des projets d'expédition dans le Rif, il s'agit

L'ESPACE DE L'ART DANS LE MONDE N'EST PAS FORCÉMENT
CELUI DÉFINI PAR LE MONDE DE L'ART.



Badr El Hammami, *Coupe la mer*, 2013, intervention

d'une densité importante d'expressions et d'intérêts partagés entre les artistes, les curateurs et les autres citoyens, habitants et visiteurs.

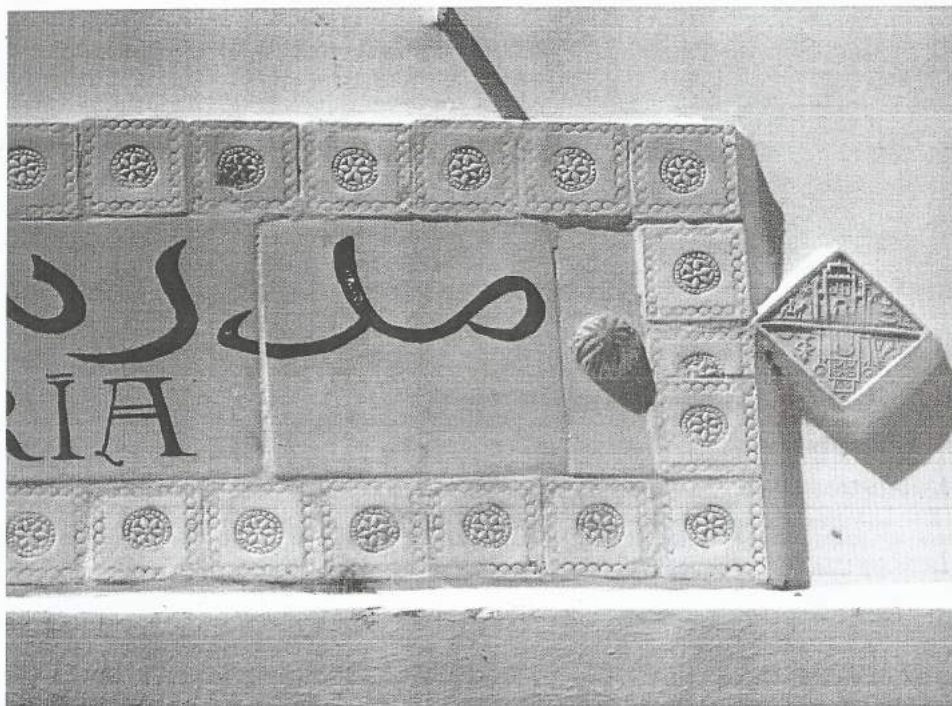
Le Rif est un terroir particulier au Maroc, et pour vous également puisque vous en êtes originaire. Pourquoi l'avoir choisi ?

C'est une géographie que je connais bien, par la mémoire collective, mais dont nous ignorons l'histoire. Les seules histoires que je connaissais du Rif étaient celles des habitants eux-mêmes, qui racontent les événements conflictuels autant que les modes de vies et les récits mythologiques qui semblent arriver jusqu'à nous depuis l'Antiquité. L'intérêt historique, archéologique et mythologique est important. Nous sommes dans une région qui a connu les peuples les plus divers depuis la préhistoire : les Phéniciens, les Vikings, les Romains,

jusqu'aux peuples d'Andalousie. Les traces de ces civilisations sont visibles même dans un paysage souvent aride.

Le choix d'y mener des recherches, et de conduire des expéditions avec des artistes de ma génération et des visiteurs, a été fait principalement par envie de partager l'expérience de l'art et de vérifier des théories sur l'exil et le métissage des cultures ; vérifier notamment si l'intellectuel que je suis devenu, après dix ans de voyage et de lectures, peut partager les idées et parler d'art, d'histoire et de quotidien avec les habitants qui sont restés dans la même cité. Dès la première expédition, les résultats étaient là : le langage de l'art le plus contemporain peut être un outil de dialogue entre des gens d'origines diverses.

Les « Expéditions du bout du monde » sont une allusion directe à la notion d'expéditions



Patricia Esquivias, *Expédition du Bout du Monde* #13, 2013

» coloniales. Comment construit-on une archive dans le territoire du Rif ?

La notion d'expédition est par essence liée à l'exploration et la recherche de territoires lointains ou inconnus. Ici il s'agit de lieux plus que de géographie, car n'importe quel lieu choisi peut être la « scène » sur laquelle l'action et la discussion vont commencer. Le choix d'un lieu est le début de l'expédition, le voyage est moins important que les moments de rencontre et de réflexion.

La première expédition « Le Bout Du Monde » a eu lieu en 2000, dans le Rif, essentiellement dans un village nommé « le champ de l'Arabe » (Iyya nw'Arab), avec les artistes Younès Rahmoun et Jean-Paul Thibeu. Le sujet n'ayant pas été défini à l'avance, j'avais demandé aux artistes de ne pas apporter de documents ou de publications de leurs travaux précédents, je voulais une sorte de commencement et de déplacement du centre d'intérêt vers le présent, vers la rencontre.

L'archive n'est pas évidente, au sens physique du terme, dans un pays où la culture orale prédomine. On peut parler de mémoire de l'archive, de documents dispersés chez les lettrés et les magiciens. L'archive passe par les objets, et dans le cas du Rif, il s'agit de traces de chemins de fer, d'obus et d'armes qu'on trouve encore aujourd'hui partout dans les montagnes, et les quelques architectures de souks et administrations coloniales dont les élus peu scrupuleux ou ignorants détruisent les dernières

traces, aussi bien les ruines archéologiques que les bâtiments coloniaux du XX^e siècle. Il n'est jamais trop tard pour constituer une archive, les artistes constituent leur propres archives...

La part d'éphémère, d'immatériel occupe une place de choix dans ce processus, pouvez-vous nous l'expliquer ?

L'histoire est faite d'une succession d'événements éphémères. L'espace de l'art dans le monde n'est pas forcément celui défini par le monde de l'art. Et l'expérience de l'art n'est surtout pas celle proposée par le marché de l'art. Je voudrais faire une comparaison avec la Formule 1, car le moment de la course est un spectacle alors que des années de recherche sont nécessaires à des équipes très pointues pour construire l'engin. Les éléments rassemblés dans une exposition proviennent de multiples expériences et explorations, y compris l'étincelle et l'énergie qui vient des sources. Les expositions post-résidences et post-expéditions nécessitent un investissement immatériel et matériel continu, mais la complicité de la délégation artistique - ce collège de commissaires qui travaillent avec moi sur les projets de l'Appartement22 - est d'une ressource infinie.

Rif post-résidences / expéditions

Part 2, avec Grace Ndiritu et Patricia Esquivias, L'appartement22, Rabat, jusqu'au 15 février 2015

#28

avril - mai
2015

DIPTY



L'ART VU DU MAROC

BILLBOARD FESTIVAL
DANS LA RUE LES FEMMES
S'AFFICHENT EN 4X3

ART ET PATRIMOINE
PETITES MANIPULATIONS
ENTRE ARTISTES

TOUT LE MONDE DEHORS!

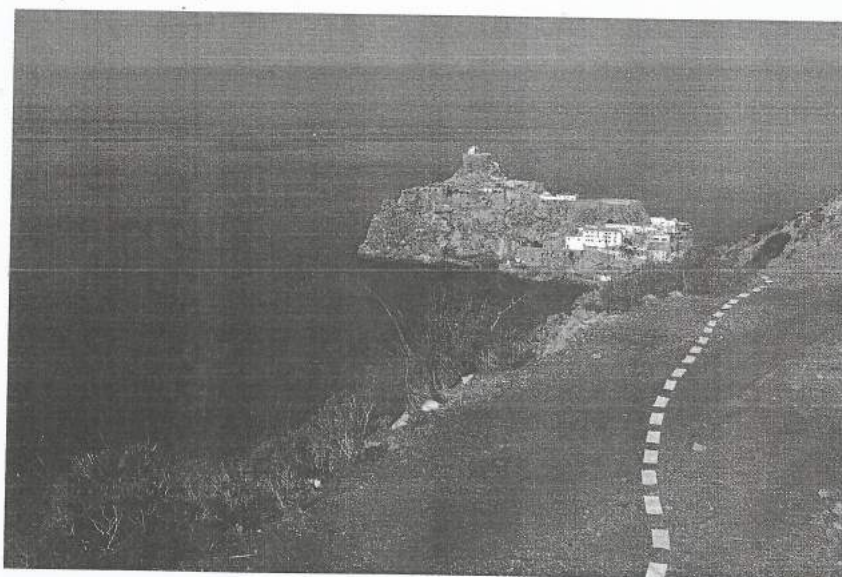
50 DH - 7,00 €



SNAPSHOT

BADR EL HAMMAMI

COUPE LA MER, 2013, INTERVENTION



Semer des frontières

Comme des petits cailloux, Badr El Hammami sème des frontières sur son passage. D'un blanc éclatant, elles tracent un chemin vers la mer. Une voie que certains décident d'emprunter, une nuit, dans un secret lourd qui exclut les proches et les confidences. On ne les reverra plus, ni le lendemain, ni les jours suivants. Ils ont « coupé »* la mer comme Badr El Hammami découpe le paysage de ses petits cailloux, aussi braves

mais illusoire que la tentative de lutter contre l'oubli. Laisser des traces, oui, mais comment prolonger le souvenir au-delà de l'échéance ? Cette photographie est cela : une mémoire vive, aussi longtemps que nous pourrons la voir, ici ou ailleurs.

SYHAM WEIGANT

*Traverser la mer se dit « couper la mer », en arabe dialectal.

« ARRÊTS SUR MÉMOIRE », EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES DE JAÂFAR AKIL, ABDELGHANI BIBI, VÉRONIQUE CHANTEAU, BADR EL HAMMAMI ET AGATHE SIMON, FONDATION CDG, RABAT, DU 7 MAI AU 7 JUIN 2015.

VIE DES ARTS

ARTS

ACTUALITÉ DES ARTS VISUELS

VITTORIO



L'ÉNIGME MARC GARNEAU

CAROLEE SCHNEEMANN
FEMME, ARTISTE ET LIBRE

CAMERA ATOMICA
LE POUVOIR DE DÉTRUIRE
L'HUMANITÉ

L'IMAGE À L'ÈRE
DE LA POSTPHOTOGRAPHIE

BIENNALES
VENISE
LA HAVANE
TROIS-RIVIÈRES

EXPOS AU MACM
HENROT
SCHUTZ
BERNATCHEZ

N° 240 AUTOMNE 2015



BADR EL HAMMAMI

Par delà les frontières

Par Anne Pilorget

BADR EL HAMMAMI
MÉMOIRE #2

L'Œil de Poisson
580, côte d'Abraham
Québec
Tél.: 418 648-2975
www.oeildepoisson.com

Du 27 mars au 26 avril 2015



La notion d'être chez soi peut être bien ambiguë pour un être qui a quitté son pays natal. Partir suppose une rupture, une perte des repères. Or, l'exil fait partie de l'histoire de bien des individus aujourd'hui. C'est le cas de l'artiste Badr El Hammami, originaire du Maroc et résidant aujourd'hui en France. En 2013, après dix ans d'absence, cet artiste a été invité dans son pays d'origine par le centre d'artistes marocain L'appartement 22 pour y réaliser un projet d'art visuel. En retournant au Maghreb, ses sentiments ressemblaient alors à ceux du poète palestinien cité ci-contre. Mais comment réussir à exprimer cette distance ressentie et, surtout, de quelle manière tisser à nouveau un lien réel avec sa terre d'origine ? Comment finalement annuler, par l'œuvre d'art, l'idée de frontière ?

Présentée au centre d'artistes L'Œil de Poisson, la vidéo *Mémoire #2* fait partie des projets menés par l'artiste lors de ce séjour au Maroc. Il s'agissait pour Badr El Hammami de réaliser une œuvre à

partir de son intervention dans son ancienne école à Al-Hoceima, située dans le nord du pays. L'artiste a offert aux élèves de cette école une formation à la réalisation de films d'animation. Au terme de ce travail, il leur a demandé de poser pour le tournage d'une vidéo. L'ensemble de ce procédé, qui relève de l'échange, a permis à l'artiste d'enrôler dans son projet les sujets de cette vidéo. Bien loin de porter un regard extérieur et étranger sur ces enfants, son œuvre témoigne d'une rencontre, d'une histoire.

Pour cette vidéo, intitulée *Mémoire #2*, Badr El Hammami s'est inspiré de l'esthétique des photos de classe. L'artiste a demandé aux élèves de se placer dans la cour de l'école devant la caméra et de tenir dans leurs mains un petit miroir. Les enfants devaient ensuite bouger lentement leurs mains et orienter de temps en temps la lumière reflétée sur les miroirs vers la caméra. L'artiste a ensuite ralenti au maximum le montage vidéo en

« Ce n'est pas ma terre. Les gens, les paysages ne me sont pas familiers. C'est comme si j'étais encore en exil, mais chez moi. » Mahmoud Darwich



Mémoire #2, 2013
Vidéo

noir et blanc, qui se rapproche dès lors de la photographie. Ce n'est donc qu'en observant longuement le film que le spectateur peut prendre conscience du mouvement des enfants. L'artiste établit ainsi un contraste très fort entre l'illusion de fixité de l'image, le sentiment nostalgique qui émane du traitement noir et blanc et la disposition presque aléatoire des enfants, leurs expressions diverses et leurs jeux.

Tour à tour, les miroirs renvoient des éclairs de lumière sur la bande vidéo. Mais du fait de la lenteur du montage, ces éblouissements laissent apparaître lentement des zones blanches qui viennent inonder l'image des enfants. Successivement, les protagonistes de la vidéo disparaissent puis réapparaissent. Avec *Mémoire #2*, Badr El Hammami aborde, avec poésie, l'idée du souvenir. Une simple photographie peut en effet rappeler tout un instant de vie. Mais ces images laissent aussi des zones d'ombre, d'oubli et d'absence. Or, dans cette

vidéo, ces zones d'ombre sont le reflet du soleil et semblent ainsi porter le spectateur à regarder ailleurs, vers un langage purement poétique.

Après ce projet, Badr El Hammami s'est dirigé vers Rabat, la capitale. Au cours de ses déambulations dans la ville, l'artiste a cherché à y établir des repères possibles. Sa démarche l'a alors amené à rencontrer des marchands ambulants, venus du Sénégal. Pour la plupart en transit vers l'Europe, vivant d'un emploi éphémère, ces individus semblaient, comme l'artiste lui-même, ne plus avoir d'appartenance à un lieu fixe. Il en a fait un sujet de photographie. Il a ainsi inscrit ces individus sans attaches dans un espace artistique.

Badr El Hammami a d'abord pris des clichés de ces hommes sur leur lieu de travail. Par la suite, l'artiste les a retrouvés dans la ville et leur a offert le portrait grand format qu'il avait pris d'eux. Il les a photographiés à nouveau, en leur demandant de tenir dans leurs mains la première photographie. En retour, il a reçu de petits objets vendus par les marchands. Par le jeu de mise en abyme de l'image sur l'image réalisée, l'artiste rappelle sa rencontre avec ces individus mais, plus encore, tout comme avec les enfants de l'école, cet échange se définit comme un acte d'amitié. Au-delà de la question des frontières, du vocabulaire de la clandestinité et de la discrimination, le travail de l'artiste évoque la primauté des liens créés par les rencontres humaines. Et si les frontières empêchent les individus de se déplacer facilement, les œuvres d'art de Badr El Hammami, elles, rassemblées sous forme d'exposition, circulent librement à travers le monde. ●

Du chaos naît

Du chaos organisationnel de la 12^e édition de Dak'Art est né un ordre esthétique des plus surprenants qui donne la mesure des grandes tendances de l'art contemporain africain.

Samir Taouaou

A un jour de l'ouverture, les tensions sont à leur comble. En ce 2 mai, les trois quarts des œuvres attendent toujours d'être installées et les erreurs d'organisation s'amoncellent. La bonne surprise, c'est qu'il n'est pas nécessaire de présenter un badge pour accéder au vernissage de l'exposition principale, habituellement réservé aux professionnels. Tant mieux, car on peut voir se mélanger les galeristes, critiques, commissaires, artistes et journalistes avec le grand public, ce qui rend l'événement très accessible, loin des mondanités des premières semaines de biennales. Simon Njami, commissaire de cette 12^e édition de Dak'art, souhaitait rompre avec l'élitisme : « *Le problème de l'art contemporain, c'est le monde de l'art contemporain. Cette arrogance, qui dit que si je n'ai pas lu ceci ou cela, si je n'emploie pas tel vocabulaire, si je ne suis pas éligible, je suis exclu* », affirmait-il récemment dans les colonnes de *Diptyk* (n°33 d'avril-mai 2016). Simon Njami a la lourde tâche de surmonter les embûches administratives et logistiques pour assurer l'exposition centrale « Réenchantement ». Plaçant sa biennale sous le signe de « la Cité dans le jour bleu », d'après un vers de Léopold Sédar Senghor, il veut contribuer à faire revivre l'utopie : « *S'il y a un endroit où le réenchantement du monde peut advenir, c'est en Afrique. L'un des grands traumatismes que ce continent a conservés du colonialisme, c'est de penser que quand l'Afrique parle de l'Afrique, elle ne parle que d'elle-même. Or la première chose sur laquelle j'insiste, c'est qu'elle parle du monde. L'Afrique est un point d'où on regarde le monde* ».

Simon Njami a fait le pari, risqué mais réussi, d'installer son exposition dans les vestiges de l'ancien Palais de Justice de Dakar, un monument symbolique, imposant, aux lignes Bauhaus et néocoloniales. Un succès auquel tout le monde s'attendait si l'on considère que de nombreux commissaires internationaux ont



Badr El Hammami,
Thabrate, 2010-11,
vidéo, 45'.
À gauche: Badr El
Hammami
© Melania Avanzato



l'harmonie



Kader Attia, *Les Rhizomes infinis
de la Révolution*, 2016, installation
© Samir Taouaou

Bruce Clarke, *Les Fantômes de la mer*, 2016,
photographies
© Samir Taouaou



préférait assister à Dak'Art plutôt qu'à la Frieze Art Fair et à la 1:54, qui se tenaient au même moment à New York. Cet espace « réenchanté » réunit les œuvres de 66 artistes issus de 24 pays qui, « sans honte et sans

pudeur, osent se dire Africains à la face du monde, en faisant fi de tous les préjugés et de tous les regards qui ont été portés sur le continent », comme le mentionnait l'appel à candidature. Ici, les préoccupations politiques sont omniprésentes et l'esprit des révoltes arabes est palpable. Kader Attia présente *Les Rhizomes infinis de la Révolution*, une installation faite d'arbres en tiges de fer à béton piquées de frondes qui évoque la Révolution des pierres (Intifada). L'artiste franco-algérien y interroge la condition humaine et nous rappelle que les révolutions s'amorcent parfois par des jets de pierres.

Des conflits qui conduisent à un autre drame, celui des peuples qui fuient les exactions. Les migrations sont au cœur de l'œuvre du Français Alexis Peskine, qui occupe une bonne partie de l'espace et se déroule en trois actes : une installation faites de pirogues sciées et d'une charrette cloutée, une projection vidéo et une série photographique sur le thème de l'exode. « *Je me suis inspiré du Radeau de la Méduse pour ce travail qui gravite autour des notions de migration, de liberté et de colonialisme* », commente-t-il. La charrette « *représente la précarité et les petits boulots* » qui cristallisent tous les désirs de départ et les clous qui la perforent symbolisent la souffrance des migrants. Ses portraits d'« *Acu-peinture* », peints avec un marteau, expriment la désillusion de la migration.

VILLE SANS VIE

En écho à l'enfer des migrants, l'installation de l'Égyptien Youssef Limoud fait référence à un chez-soi, à tous ces endroits où l'individu cherche à s'ancrer. Lauréat du Grand Prix Leopold-Sédar-Sanghor de cette 12^e édition de Dak'art, l'artiste égyptien nous invite dans sa « ville sans vie », une installation funèbre intitulée *Maqam* qui a été réalisée avec des ustensiles de cuisine, des fragments de bois et du sable. Toujours à propos de la notion d'ancrage, on retiendra l'installation de Victor Ehikhamenor, *The Prayer Room*, une représentation allégorique et symbolique des lieux de recueillement de son village natal. Une œuvre littéraire, presque métaphysique, qui invite à la découverte de soi, comme l'explique l'artiste nigérian : « *The Prayer Room est un espace où le visiteur peut sentir physiquement l'art, approcher un état de calme qui permet la réflexion sur soi* ». L'artiste représente cette réflexion par un jeu de miroirs,

Vue de l'exposition principale
dans l'ancien Palais de
Justice de Dakar

© Marie-Ann Yemsi

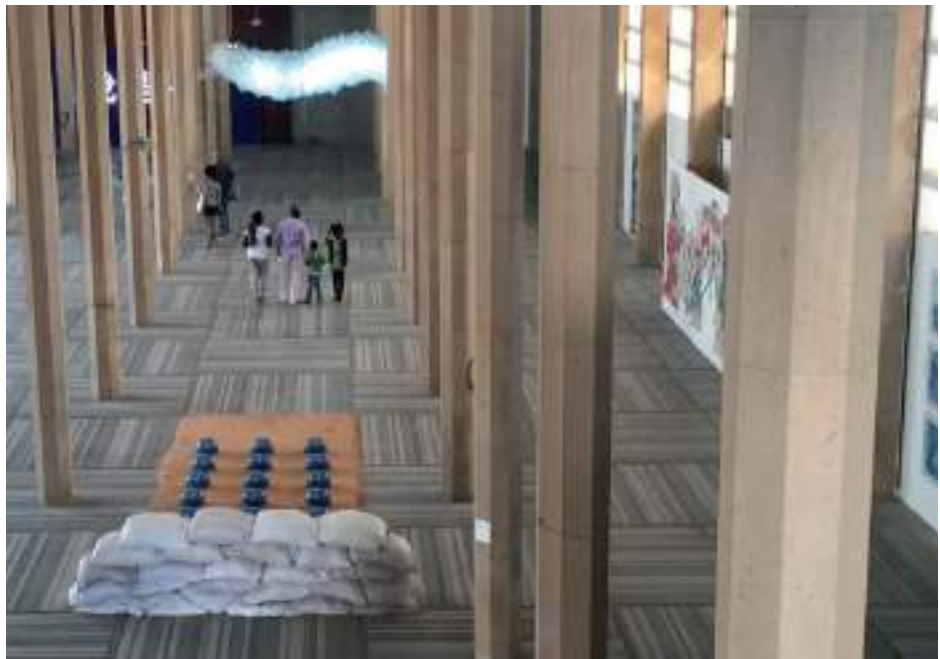
allégorie de ce processus
réflectif.

S'il est beaucoup question de
l'actualité à travers ces maux
de notre époque, la mémoire
du passé n'en est pas moins
présente. Le Marocain Badr El
Hammami présente ainsi son
film *Thabrate*, littéralement
« lettre postale » en berbère.
« Historiquement, et à partir de
1962, la France avait besoin d'une
main-d'œuvre pas chère. Les
générations qui se sont retrouvées
en France pour travailler ne
savaient ni lire, ni écrire, ce qui
rendait difficile la communication
par lettre postale. Pis, le téléphone
fixe n'était pas démocratisé dans
les villages. Cette génération a
eu l'intelligence de s'approprier
la technologie de l'époque, en
l'occurrence, l'enregistrement de
son grâce à la cassette magnétique.
Une technologie qui a permis de
maintenir les échanges parlés »,
explique l'artiste. Son film
dépoussière des archives de
conversations par cassettes
interposées et fait la lumière sur
une partie de l'Histoire presque
oubliée.

UN OFF DYNAMIQUE

Ces thématiques, on les retrouve
dans les 260 expositions off,
qui insufflent à Dakar et aux
régions un dynamisme artistique
nouveau. « Cette année, le Off est
plus important et les expositions
sont de plus en plus centralisées »,
explique Mauro Pétroni,
président de la Commission Off
de la biennale. On se rend à la
galerie Raw Material Company pour voir l'artiste roumain Dan
Perjovschi, connu pour son usage particulier du dessin qu'il
transforme en objet, performance et installation, ou encore à
la Subabiennale, un salon d'art contemporain qui réunit une
trentaine d'artistes internationaux émergents comme Laeila
Adjovi, Soly Cisse, Emo de Medeiros, Cheikhou Ba ou encore
Bruce Clarke. Ce dernier travaille sur l'histoire contemporaine
et présente des photos qui « évoquent les migrants engloutis par
les eaux sur le chemin de l'exode ».

On retiendra également le travail du photographe malien



Alexis Peskine, *Raft of Medusa*, 2016, installation

© Samir Taouaou

Aboubacar Traoré, primé l'année dernière aux Rencontres
africaines de la photographie à Bamako. L'artiste expose au
Monument de la Renaissance, à l'intérieur de l'imposante
structure de 52 mètres en bronze et cuivre, sa série intitulée
Inch'Allah qui traite de l'obscurantisme religieux. Traoré
illustre, à l'aide d'un casque noir et de mises en scène de
prêches et d'exactions, l'endoctrinement de la jeunesse
malienne.

Alors, réenchanter le monde ? Une utopie plus que jamais
nécessaire.

Mandrake a disparu, Khasma

samedi 25 mai 2013, par [Mathilde ROMAN](#)



Badr el Hammami

Badr el Hammami, Sans titre, installation, 2012 et Mémoire 2, 2012

"Mandrake a disparu" est le deuxième volet d'un cycle d'expositions poursuivant une réflexion sur le régime d'apparition des images.

Voir en ligne : [Espace Khasma \[http://www.khasma.net/khasma.php\]](http://www.khasma.net/khasma.php)

La figure de l'artiste magicien est séduisante pour sa capacité à évoquer des oeuvres faisant surgir l'illusion, modifiant les perceptions ou brouillant les frontières entre réel et fiction. Elle permet également de réunir des approches diverses, participant parfois de rituels sociaux ou religieux, et de se détacher d'une histoire uniquement occidentale en repensant autrement la question de l'aura . L'exposition Mandrake a disparu montée par Olivier Marboeuf à l'espace Khasma s'est intéressée à des pratiques singulières qui jouent avec la nature paradoxale de la croyance lorsqu'elle se maintient en dépit des connaissances. Revenant à une longue tradition, les artistes rassemblés ici offrent un territoire où savoir et expériences sont en tension.

La lenteur et une présence sonore ténue sont déterminantes dans les vidéos d'Ismail Bahri (*Film* et *Dénouement*) et de Maïder Fortuné (*Carrousel*). Un coup d'oeil ne suffit pas à percevoir les pièces, il faut laisser au regard le temps de s'installer, de se déciller, de s'immerger dans les images qui se déploient et entrouvrent des espaces familiers et pourtant décalés. Un fil noir traverse et vibre dans un paysage enneigé avant que ne surgisse un corps le nouant peu à peu (*Dénouement*). Dans *Carrousel*, un long travelling latéral nous promène dans un intérieur

familial où des zones de netteté font jaillir brièvement des détails à la manière d'une plongée dans l'épaisseur des souvenirs. Le regard suit des mouvements traversant les écrans de haut en bas ou de gauche à droite, assistant à des phénomènes d'apparition et de disparition sans recours à des manipulations numériques. Il s'agit seulement du déroulement d'un journal, de l'enroulement d'un fil ou de variations sur la mise au point, autant de procédés d'une grande simplicité.

La révélation du trucage peut être simultanée à l'illusion sans pourtant l'empêcher d'avoir lieu : c'est ce que Badr el Hammami réussit avec une installation qui nous fait voir des bougies allumées et dans leur ombre un paysage urbain incendié. Les jeunes artistes rassemblés par Olivier Marboeuf ont comme aînés Méliès mais aussi Markus Raetz ou Pierrick Sorin, inventant des formes poétiques avec des procédés de mise en abîme de la perception. Mais la légèreté et l'humour toujours présents chez eux ont fait place à des méditations sur des états de crise, qu'ils soient individuels ou collectifs, psychologiques ou politiques. Alexander Schellow a dessiné de mémoire les variations du visage d'une femme de 96 ans atteinte d'Alzheimer, et la longue animation qui en résulte parvient à rendre compte de la complexité d'une présence dégageant des signes de vie forts tout en étant aussi absente aux autres. Le choix d'un trait haché et d'une animation entrecoupée transmettent cette idée d'une mémoire défaillante.

Si Mandrake a disparu et avec lui la magie du divertissement, le régime des images artistiques relève bien encore aujourd'hui d'une relation de croyance particulière entre des spectateurs qui acceptent d'être immergés dans des expériences ténues, fragiles mais qui résonnent longtemps.

[haut de page](#)

++INFO++

Espace Khiasma, aux Lilas, 22 mars au 25 mai 2013

« Déployer des libertés »

Art contemporain et société au Maroc

ENTRETIEN ENTRE JAMEL OUBECHOU,
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM,
ET TOM LAURENT

Identités

INSTITUT DES CULTURES D'ISLAM, PARIS
DU 18 SEPTEMBRE AU 21 DÉCEMBRE 2014

Par le biais du déplacement des problématiques sociales et culturelles dans le champ de l'art, l'exposition de l'Institut des cultures d'Islam consacrée au Maroc contemporain ne cesse d'interroger les identités multiples et en tension de cette société. La question de ce que peuvent et souhaitent les artistes en son sein s'associe ici à la volonté de montrer des visages du Maroc généralement évacués.

Tom Laurent | Quelle a été la méthode qui a présidé au choix et à la construction de cette exposition réunissant six artistes contemporains marocains ? Souhaitiez-vous plus particulièrement montrer certaines dynamiques à l'œuvre actuellement au sein des pratiques artistiques au Maroc ? En aviez-vous une idée prédéfinie en amont de la conception de l'exposition ?

Jamel Oubechou | L'exposition *Identités* s'inscrit dans un festival plus vaste, qui se tient à l'Institut des cultures d'Islam (ICI) jusque fin décembre 2014 et qui s'intitule *Maroc, arts d'identités*. Pour la construire, nous avons volontairement laissé le champ ouvert : nous n'avons pas voulu définir un propos préalable, un discours que nous serions allés étayer en utilisant les œuvres d'art de façon programmatique ou démonstrative. Nous avons créé les conditions de rencontres inattendues, de découvertes imprévues. Cette démarche

pour rencontrer le Maroc et ses artistes nous a donné une grande liberté assortie des contraintes propres à la gestion de la profusion artistique et créative que nous avons rencontrée. Il a fallu opérer une sélection, inévitable et nécessaire, aller à la découverte d'un sens qui ne soit pas plaqué mais bien plutôt issu des œuvres, de ce qu'elles ont à dire, de ce que disent les artistes ou de ce qu'ils pensent dire et des conditions d'émergence de ces œuvres ainsi que de la situation de la création artistique contemporaine au Maroc.

Les six artistes qui figurent dans l'exposition ont tous des démarches singulières, des pratiques artistiques qui leur sont propres. Ils parlent de la société marocaine, de manière parfois oblique, et les jeux de paradoxes, de résonance ou de tensions entre les œuvres, la polyphonie qui en ressort, les accords ou dissonances sont à l'image d'un Maroc que l'orientalisme, même dans ses formes néo-kitsch les plus contemporaines, ne saurait continuer à masquer. Refuser de céder aux sirènes de l'exotisme, c'était aussi l'un des enjeux

Jamila Lamrani.
Le peuple veut.
2011, installation en laine, 250 x 200 cm.



Hicham Benhoud. *Azemmour*. 2007, photographies argentiques, 50 x 60 cm.

de cette exposition, à mille lieux de l'imagerie de carte postale à laquelle le Maroc est trop souvent réduit, au mépris de sa richesse créatrice, de sa capacité à nous interpeller et de nous interroger, aussi, sur nos propres représentations. La puissance esthétique et métaphysique des paysages de Khalil Nemmaoui s'ancre ainsi dans ce refus du « joli », qui permet au « beau » de prendre toute son envergure poétique.

À la vue des différentes pièces présentes à l'ICI, on dénote une porosité entre les réalisations de nombre d'entre elles et les enjeux de la société marocaine. Par exemple, chez Jamila Lamrani, la problématique de la place des femmes marocaines se trouve liée, presque tissée – d'un point de vue matériel – à des revendications politiques. La contrainte sociale apparaît souvent mise en forme. Pouvez-vous revenir sur la manière dont les œuvres de l'exposition sont traversées par ces enjeux ?

Le titre de l'exposition *Identités* nous place d'emblée au cœur de problématiques sociales fortes. Parmi elles, les identités, au pluriel, telles qu'elles sont figurées dans

les œuvres présentées : ainsi *Azemmour*, de Hicham Benhoud, montre des enfants exposés à une violence sociale forte et sonde l'identité d'une société qui s'accommoderait de ses propres inégalités tandis que *Âne situ*, par un jeu d'effraction et de décalage, fait détonner l'opulence en donnant à voir sa dérisoire vanité. Les figures de Jamila Lamrani, pour leur part, questionnent souvent l'identité dans son rapport à la liberté. La figure de la robe, qui revient dans plusieurs œuvres, interroge dans une puissante métonymie l'identité des femmes au Maroc : leur corps absent y est enchevêtré dans des fils ou enfermé dans des cages qui sont autant d'évocations des entraves à la liberté et, en même temps, des aspirations profondes à sortir de l'enfermement tout en assumant la délicate fragilité du monde que nous donne à voir sa série d'œuvres sur toile : *La Pensée séquestrée*, *Le Cercle de l'oubli*, *Au-delà de la pensée* et *Territoire politique*. Figures aussi de ces enfants, filmés par Badr El Hammami, et qui nous renvoient, à nous qui les regardons, le reflet d'un éclat de lumière dans un miroir, questionnant ainsi notre identité en même temps que la leur.



Younes Rahmoun. 77. 2014, installation lumineuse.

Parmi les différents sens du titre, il y a aussi la question de l'identité du pouvoir, comme le montre *Le peuple veut* de Jamila Lamrani (dont le titre est l'accroche du principal slogan des révolutions arabes), ou encore la figure monumentale de *Zobra*, par Simohammed Fettaka, impressionnante armure qui donne à voir la force autant qu'elle cache celui auquel elle la confère. Pouvoir politique mais aussi social, culturel, voire géopolitique, visible dans les fils du planisphère de laine de Badr El Hammami, où l'ordre géographique du monde s'achève dans un entremêlement de fils à même le sol, saisissante métaphore du substrat des relations internationales : entre beauté de l'entrelacs et confusion des nœuds toujours possibles mais potentiellement tragiques. Que le pouvoir puisse être piège, voilà ce que « la tapette à souris » nous rappelle avec un sombre humour : « serions-nous faits comme des rats », dans tous les sens des termes « être faits » ?

■ L'un des artistes, Younes Rahmoun, œuvre sans doute dans une direction parallèle, à savoir une réflexion poétique

sur sa propre religion et sa manière de la pratiquer. Comment avez-vous pensé la présence de ces œuvres dans l'exposition ? Était-ce aussi une manière d'intégrer une autre dimension – la spiritualité liée à des pratiques religieuses – dans une vue du paysage artistique marocain ?

■ Pour cette exposition, notre propos n'était pas de donner une vue exhaustive des dynamiques créatives et artistiques au Maroc. Nous avons privilégié les démarches singulières d'artistes qui ne créent pas leur art pour répondre aux attentes d'un public fantasmant sur un Maroc à l'exotisme de pacotille mais qui déploient leur liberté dans un geste créatif où l'identité se déconstruit en même temps qu'elle se fait. C'est ainsi que la présence des œuvres de Younes Rahmoun trouve tout son sens. De manière métaphorique, les séries *Fleurs* et *Atomes* nous parlent d'identités dynamiques, en recompositions incertaines. Les 77 fleurs comme les 77 ampoules de l'installation lumineuse renvoient aux 77 branches de la foi musulmane. Dans cette exposition, elles nous interrogent aussi sur ce que signifie le fait d'être humain. ■

«Sous nos yeux»

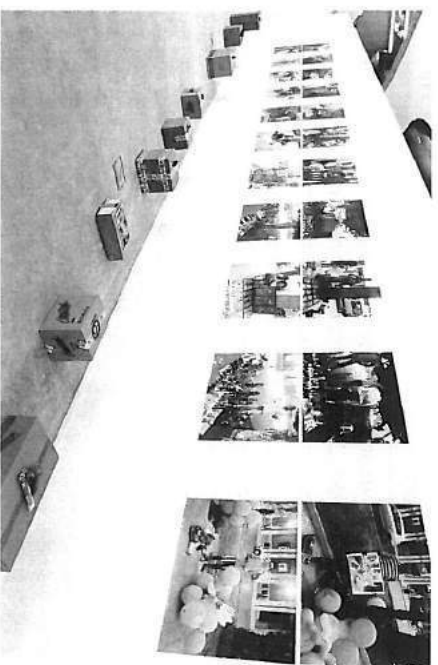
Die Kunsthalle Mulhouse überlässt dieses Jahr dem französisch-marokkanischen Kurator Abdallah Karroum das Feld. Unter dem Titel «Sous nos yeux» zeigt er künstlerische Positionen, die sich weniger als Kunstwerke an sich definieren, als vielmehr am interkulturellen Austausch interessiert sind.

Mulhouse — Die Ausstellung ist luftig. Ein paar Fotografien und Zeichnungen hängen an den Wänden, wenige Objekte stehen im Raum, ein Film läuft in der Blackbox. Gabriella Ciencimino ist bereits im Januar nach Mulhouse gekommen, um ihr im Rif-Gebirge begonnenes Projekt «Le Jardin de la Résistance» mit Ortsansässigen weiterzuentwickeln. Spuren in Form von künstlichen Gärten, die aus Erde und alten französischen Backsteinen, italienischen Blumenfliesen und Metallstäben bestehen, zeugen vom kollektiven transnationalen Handeln. Allerdings muten sie eher kühl an. Die dahinterstehenden Gedanken und Gespräche zu politischem Aktivismus, sozialem Austausch und Botanik sind gleichsam erstarrt.

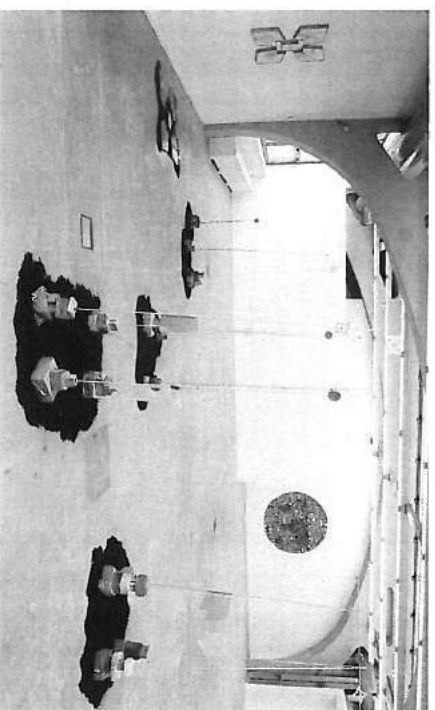
Sehr viel überzeugender ist die Arbeit «Côte à Côte» von Badr El Hammami. Der in Valencia lebende Marokkaner beobachtete bei einem Aufenthalt in Rabat senegalesische Händler, die ihre Waren in den Strassen feilboten. Er fotografierte sie und schenkte ihnen anschließend ihr Foto, um sie mit dem Foto in der Hand an ihrem urbanen Arbeitsplatz nochmals aufzunehmen. Im Gegenzug erhielt er Geschenke: ein Päckchen Taschentücher, ein Lederarmband, eine kleine Figur etc. Seine Werkanordnung führt die Vertrautheit zwischen Künstler und Händler und die fotografische Doppelung der Situation (Letzteres kennt man von Pierre Huyghe's «Billboards») zusammen, um deren Lebensumstände zu verdeutlichen.

Daneben erinnert Hammamis Tauschmünze aus der Francozeit, die sich unaufhörlich auf einem Tisch dreht, an Zeiten, als die spanischen Enklaven Nordafrikas wichtige maritime Umschlagplätze waren. Auf einem Balkon in Rabat stehend simuliert der Kolumbianer Pedro Gómez-Egana mit Papierbildchen Zusammenstöße aller Art, während von der Strasse der alltägliche Lärm einer immer lauter werdenden Demonstration zu hören ist. Auf der Schwelle zwischen innen und aussen, zwischen Fiktion und Realität bleibt sein symbolisches Tun merkwürdig in der Schwebe. Die präsentierten Positionen versteht Abdallah Karroum, der 2002 in Rabat den Ausstellungs- und Atelierort «L'Appartement 22» und 2004 das Radio «R22» gründete, als Beispiele eines anderen Kunstschaffens: im Kollektiv, zwischen Kontinenten, zwischen Künstlern und Nichtkünstlern, im tatsächlichen Leben. Ein Tondo aus roten verbleuten Konservendosen von Adel Abdessemed zeigt schliesslich eine Weltkarte: Werbung ist weltumspannend. Signalrot wie Blut. Yvonne Ziegler

→ La Kunsthalle Mulhouse, bis 28.4. > www.kunsthallmulhouse.com



Gabriella Ciencimino - Liberty Fleurs (Project Le Jardin de la Résistance), 2013, Composition de dessins + sculpture, Courtesy L'appartement 22 und Adel Abdessemed, Mappemonde, 2012, Ausstellungssicht, La Kunsthalle Mulhouse



Badr El Hammami - Côte à Côte, 2012, 80x60 cm, Courtesy L'appartement 22, La Kunsthalle Mulhouse



Des DJs qui mixent tous les jours de l'électro sur une webradio locale ou qui scratchent du hip-hop les dimanches soirs : c'est à Mulhouse que ça se passe... Photo Dom Poirier

Internet Des webradios 100 % mulhousiennes

Page 23

Agglo Conseil unique : un monologue à la place du débat

Page 22

Les pâtisseries-chocolatiers innovent pour la Saint-Valentin

Page 24

Un polar social inspiré de l'affaire Anaïs

Page 28

Alentours Brunstatt : logements sociaux et nouveaux commerces

Page 29

Porte de France : un conseil de jeunes pour la communauté

Page 30

Architecture Un nouvel écrin pour la Foire de Bâle



Le nouveau complexe a été dessiné par les deux architectes suisses Jacques Herzog et Pierre de Meuron. Photo Thierry Gachon

La râpe à fromage : c'est le surnom que les Bâlois ont donné au nouveau complexe construit sur le site de la Foire de la Bâle, en raison des 14 000 lamelles métalliques, alternativement recourbées ou plates, entourant son ossature en béton. Une superstructure de 220 m de long, 90 m de large et 32 mètres de haut, dont les deux étages surplombent la place de la Foire traversée par les trams. Prouesse technique et logistique, investissement record (430 millions de francs suisses, soit environ 352 millions d'euros), ce complexe sera inauguré le 25 avril pour l'ouverture du salon mondial de l'horlogerie.

Page 40

Des petites choses sous nos yeux



Gabriella Ciancimino continue à cultiver ses fleurs à Mulhouse, avec la complicité des habitants.

Le Centre d'art contemporain de la Fonderie accueille depuis hier une nouvelle exposition intitulée « Sous nos yeux ». Premier volet d'une proposition d'Abdellah Karroum.

Abdellah Karroum est le nouveau commissaire invité de la Kunsthalle de Mulhouse. Il gère depuis plusieurs années un lieu d'art à Rabat, l'appartement 22. « Ce lieu a été un tremplin pour de nombreux artistes marocains, explique Sandrine Wymann, directrice de la Kunsthalle. Abdellah Karroum s'interroge sur ce que les artistes de cette région du monde, le Maghreb, peuvent apporter à la création en général, quelles sont les relations entre les territoires, comment l'art contemporain se nourrit de l'histoire, des sensibilités des pays du sud de la Méditerranée... » Sous nos yeux est une proposition en trois volets, les deux premiers seront présentés à Mulhouse, le troisième au musée d'art contemporain de Barcelone.

Abdellah Karroum s'intéresse en particulier à la façon dont l'artiste s'empare des choses du monde pour nourrir sa création. « Comment l'artiste contemporain est-il à l'écoute de la société ? Dans ce territoire de la Méditerranée où les choses bougent énormément, comment les artistes interprètent-ils ces grands événements politiques et sociaux ? » Que se passe-t-il sous nos yeux et comment l'artiste le traduit-il en œuvre ? Abdellah Karroum travaille avec une famille d'artistes qui, généralement, s'immergent dans le territoire où ils produisent des pièces.

C'est le cas notamment de l'italienne Gabriella Ciancimino qui a séjourné à Mulhouse et

produit *Le Jardin de la Résistance* pour cette exposition. Des fleurs composites, construites à partir de terreau, de morceaux de céramique incrustés dans du béton et de carreaux aux motifs botaniques récupérés auprès d'habitants de Palerme ou de Mulhouse, de matériaux industriels de récupération, tiges métalliques, éléments plastiques... C'est elle qui, il y a quelques semaines, a fabriqué avec des Mulhousiens des fleurs en origami, à partir de photocopies de lettres échangées entre deux activistes politiques, l'italienne Nella Giacomelli et le Mulhousien Jacques Gross, qui évoquent la condition ouvrière, la liberté et l'engagement individuel dans le changement social.

Comment l'artiste est-il à l'écoute de la société ?

L'artiste, elle-même très impliquée dans le champ social, est tombée sur cette abondante correspondance après des recherches sur internet dans un fonds d'archives à Amsterdam.

Parmi les autres artistes invités, Badr El Hammami, artiste d'origine marocaine qui vit et travaille à Valence en France. Il s'est intéressé aux Africains subsahariens, marchands ambulants qui, souvent, font une étape à Rabat, d'une durée plus ou moins longue et parfois avec des allers-retours, avant de tenter leur chance pour rejoindre l'Europe.

Pedro Gomez-Egana, artiste colombien qui vit au Danemark et en Norvège, s'exprime à travers la sculpture, la vidéo et la photographie. Pour cette œuvre intitulée *Anytime Now*, il a posé sa caméra sur le balcon de l'apparte-

ment 22 situé avenue Mohamed-V à Rabat, à deux pas du parlement. Il s'est filmé en train de provoquer des catastrophes accidentelles ou naturelles (représentées sous forme d'animation avec des éléments en papier qu'il agit devant l'objectif). Alors que montaient de la rue les rumeurs d'une manifestation antigouvernementale.

Adel Abdessemed, à qui le Centre Pompidou vient de consacrer une grande exposition, présente à la Kunsthalle une pièce montrée pour la première fois, *Mappemonde*, fabriquée en métal recyclé (canettes et boîtes de conserve, de pétrole, de colle).

Ce premier volet de *Sous nos yeux* accueille également des œuvres de Younés Rahmoun (photographie et dessins), artiste marocain originaire de Jétouan qui puise son inspiration dans son univers personnel, ses origines, ses expériences, sa foi.

Enfin, le collectif LMDDP (L'autre moitié du paysage), émanation de l'école nationale d'arts de Paris-Cergy, s'associe à une association mulhousienne, MCDA (Migration et co-développement Alsace) pour jeter les bases d'une démarche commune. La Kunsthalle présente une série de photos prises par des membres de l'association qui œuvre dans le champ humanitaire et le développement, dans un village au sud de Meknès.

« Ce qui caractérise tous ces artistes, c'est qu'ils s'intéressent à des petites choses, pas forcément des grands événements », constate Sandrine Wymann. Les petites choses qui sont autant de micro-témoignages des temps qui changent... ou ne changent pas.

Frédérique Meichler
Photos : Dom Poirier



Badr El Hammami a photographié les marchands ambulants...



... et présente devant chaque image les petits cadeaux qu'il a reçus.

[| Blog abonné](#)[Accédez à tous les blogs](#)[Créez votre blog](#)

brouilles à l'aneth

juste une expérience, probablement

Archives par mot-clef : *Badr El Hammami*

[04 janvier 2013](#), par [L.S.](#)

Espèces de contre-espaces

*"Nous sommes à l'époque du simultané, nous sommes à l'époque de la juxtaposition, à l'époque du proche et du lointain, du côte à côte, du dispersé. Nous sommes à un moment où le monde s'éprouve, je crois, moins comme une grande vie qui se développerait à travers le temps que comme un réseau qui relie des points et qui entrecroise son écheveau." Ces phrases écrites en 1967 par Michel Foucault, bien avant la naissance d'internet qui leur donne aujourd'hui un air de familiarité, peuvent être reprises sans en changer un mot. Elles sont une excellente introduction à la présentation des œuvres retenues pour la nouvelle édition du concours de Noël de Magasin. Il revient à Frédéric Baillat d'en avoir eu l'intuition en proposant le terme de *contre-espace* pour désigner son espace d'expression picturale et poétique. "Contre-espace" est parfois utilisé [❏] en place de celui très savant d' "hétérotopie" forgé par Foucault pour désigner "tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture [qui] sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables." L'exposition de Noël est une hétérotopie chronique saisonnière, elle revient avec entêtement nous repasser la question de la création contemporaine. Le terme de "contre-espace" peut fonctionner comme un indice pour trouver une réponse, essayons de le suivre.*

Rappelons-nous, très simplement, qu'un *espace* est ce que l'on occupe et ce que l'on franchit, ce qui unit et ce qui sépare. Ainsi à tout espace une topologie naturelle associe un autre espace qui à la fois le délimite et le désigne. Ces espaces sont indissociables et constitutifs l'un de l'autre, l'un contre l'autre -- espaces et contre-espaces, parmi ces derniers les hétérotopies. Il en découle un corollaire : tout espace a une frontière (plus ou moins clairement dessinée). L'artiste est de ceux qui la perçoivent et comprennent qu'il faut la franchir pour réaliser la potentialité d'un ailleurs pour éclairer et saisir l'ici où nous sommes ; son œuvre est le journal de ce voyage. Le choix est courageux car la frontière de notre espace commun est hérissée de règles qui coiffent un mur de traditions sous la vigilance pointilleuse de l'histoire. "Vivre ailleurs c'est transgresser", témoigne Badr El Hammami.





À contre-espace, donc, le graffiti sur toile que Baillat déploie comme une fresque. Entre deux grands cœurs, l'un transi, l'autre brisé, dans un style qui nous transporte d'emblée hors du musée, des personnages grotesques déroulent le fil blanc ironique d'une histoire d'amour (éternelle). Les nombreux personnages ont des mines amusées, étonnées ou attristées dont on ne sait si elles sont des états successifs de protagonistes ou une variété d'états de témoins. Le regardeur peut lire cent histoires et, partageant le regard des personnages, en devenir un autre héros. Immérgé dans l'univers de cette fresque, il est dans le même temps baigné dans la symphonie éolienne des ventilateurs de Mickael Detez de la Dreve qui réalise le vœux de Baillat : *"j'aimerais que ma peinture soit un vent d'air frais"*... La complémentarité des deux œuvres est remarquable. Leur conjonction est représentative des multiples effets d'installation de l'exposition.



Un peu plus loin, d'autres contre-espaces sont associés avec une pareille complexité et improbable cohérence. Solitaire, une petite table en retrait est discrètement signalée par une lumière incertaine. Elle s'accorde parfaitement avec son environnement, au point de paraître s'y dissimuler. En examinant plus précisément la source de lumière, on observe qu'elle provient d'un bouillonnement qui évoque une énergie vivante, magique et puissante. La petite table de Mickael Detez de la Dreve nous semble lourde du souvenir de studieuses solitudes. Quel mathématicien ou poète



était assis là, fouillant le monde à la lumière de sa science ou de son imagination ? On est peu surpris en se retournant de découvrir l'installation monumentale de Fiona Valentine Thomann.



Restes abandonnés d'une construction platonicienne, carcasses de polyèdres subsistant après le passage catastrophique de quelque monstre maintenant tapit sous terre que traque sans relâche de petits capteurs vibrant



répartis sur le sol. Qui n'a pas en mémoire les vers de Dune ? Ou peut-être est-ce là les ruines d'un désastre de "micro-événements sous terre" provoqués par le travail incessant des taupes dont nous parle le récitatif d'Anne Le Troter. La mise en scène de cette partie de

l'exposition crée un effet de pulsation symptomatique du contre-espace que chaque œuvre maintient pour affirmer sa singularité. Le regardeur s'arrête sur l'une et l'autre, passe de l'une à l'autre, ne peut jamais oublier l'une en regardant l'autre et pourtant dédie à chaque instant son regard exclusivement à chacune.

Les organisateurs de cette exposition ont parfaitement résolu *"le problème de savoir quelles relations de voisinage, quel type de stockage, de circulation, de repérage, de classement des éléments humains doivent être retenus de préférence dans telle ou telle situation pour venir à telle ou telle fin. Nous sommes à une époque où l'espace se donne à nous sous la forme de relations d'emplacements."* La situation ici est celle des contraintes de l'ancien musée de peinture de Grenoble, la fin est celle de la valorisation des œuvres des lauréats de l'exposition de Noël. Un vrai défi !

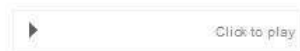


Chacune de ces créations contemporaines lance de petits signes qu'amplifie l'émotion jusqu'à devenir des éblouissements comme ces éclats que nous renvoient les enfants de la vidéo de Badr El Hammami. Elles ouvrent d'inespérées possibilités d'éphémères exils sur de minuscules territoires de poésie. Car c'est bien cela le contre-espace de l'artiste, un territoire de poésie comme autant de "points de ventilation, points de passage, points d'évacuation" aménagés pour nous

faire respirer un autre air que celui dans lequel nous confine un sombre quotidien. Comme la taupe d'Anne Le Troter, le plasticien trace des voies que parcourt notre imagination. Il façonne la réalité, l'épannelle jusqu'à trouver l'évidence poétique qu'elle recèle. Il n'est plus question des fruits d'une inspiration favorisée par quelque muse, mais de ceux d'une intelligence de l'émotion qui se nourrit du travail sur soi jusqu'à cette évidence : "il faut que cela sorte, d'une manière ou d'une autre il faut que cela sorte". Anne Le Troter dit, au sens propre comme au figuré, avec exactitude, ce qu'il en est du chemin chaotique et jubilatoire, incertain et lumineux qui conduit à chaque œuvre.

Anne Le Troter

anneletroter@hotmail.fr



Comme les taupes et sa chanson, 3,17 mins, 2012

Billet rédigé à la suite de la visite de l'Exposition de Noël 2012 qui s'est tenue du 2 au 30 décembre dans l'ancien musée de peinture de Grenoble.

Illustrations (courtoisie les artistes) : (1) Frédéric Baillat, Sans titre, 2012 (acrylique, feutre, fusain et crayon sur toile, 200x720) ; (2) Mickael Detez de la Dreve, Ampoule, 2010 (lampe, table, eau, 100x50x50) ; (3) Mickael Detez de la Dreve, Ampoule, 2010 (détail) ; (4) Fiona Valentine Thomann, Synhaptique, 2012 (installation en sapin, sciure de bois, vibreurs, piles, radiographies, dimension variable) ; (5) Fiona Valentine Thomann, Synhaptique, 2012 (détail) ; (6) Badr El Hammami, Mémoire #2, 2012 (vidéo N/B, muet, 6' -- capture d'écran) ; (7) Anne Le Troter, "Comme les taupes et sa chanson", 2012 (enregistrement audio, 3'17 -- capture d'écran de la page du site de l'artiste)

Citations d'Anne Le Troter (police courier new) tirées de "Comme les taupes et sa chanson" ; citations de Michel

Foucault tirées de "Des espaces autres" (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967) repris dans "Dits et écrits 1984" in Architecture, Mouvement, Continuité, n°5, octobre 1984, pp. 46-49 disponible sur le site foucault.info ; citations de Frédéric Baillat et Badr El Hammami tirées du livret de l'exposition (resp. p.4 et p.11).

PS : Au moment de partir, j'ai consulté les documents, feuillets et catalogues, laissés par les artistes. Perdu dans mes réflexions je n'ai pas immédiatement remarqué la présence des trois sœurs qui veillaient sur l'exposition. Lorsque nos regards se sont croisés, je n'ai pu échapper aux questions : qui êtes-vous ? Pourquoi cet intérêt ? Que faites-vous là ? Qu'en pensez-vous ? Bonnes questions, effectivement, que je me repose en écrivant ces lignes qui n'éclairent, ni n'expliquent les œuvres. Alors pourquoi les écrire... peut être parce qu'il fallait que *cela* sorte, comme un écho du moment passé parmi ces créations, une façon aussi de prolonger la question de Badr El Hammami, alors que je perçois tant d'espoirs et de passions : quel sera *"leur devenir en tant qu'œuvre"* ? En passant la porte du vieux musée, j'entends le murmure impatient d'Olga qui me regarde m'éloigner : *"Si l'on pouvait savoir ! Si l'on pouvait savoir !"*. Oui, si l'on pouvait savoir...

(dernière réplique de la pièce de théâtre "Les trois sœurs" d'Anton Tchekhov, traduction d'André Markowicz et François Morvan)

Publié dans [art contemporain](#), [choses d'ici](#), [MAGASIN](#), [regardeur](#) | Marqué avec [Anne Le Troter](#), [Badr El Hammami](#), [Exposition de Noël](#), [Fiona Valentine Thomann](#), [Foucault](#), [Frédéric Baillat](#), [hétérotopie](#), [Mickael Detez de la Dreve](#) | [2 commentaires](#)

Aide | Ce blog est édité grâce au concours de WordPress



Publié sur *Humanite* (<http://www.humanite.fr>)

[Accueil](#) > Printer-friendly

Halle Nina-Simone, culture et art à tous les étages

Humanité Quotidien
13 Septembre, 2013

fête de l'Humanité 2013

Le hall 3 du parc du Bourget a été rebaptisé, le temps de la Fête, du nom de la grande chanteuse américaine.

À quelques heures de l'ouverture, dans l'immense Halle Nina-Simone, on s'active sec dans les artères de ce nouvel espace qui surprendra plus d'un habitué de la Fête. Il y a deux jours encore, elle semblait démesurément grande, démesurément vide, sorte d'immense salle de pas perdus. Ce n'est plus le cas maintenant. Partout des stands, répartis selon quelques affinités sélectives. Tourisme social (pour des vacances durables !), économie solidaire, expositions, livres... Justement, le village du livre autrefois à l'étroit, déploie sa force de frappe sur plusieurs milliers de mètres linéaires. Plus que quelques retouches et tout sera fin prêt, à l'heure H, le jour J : les livres, les éditeurs et les auteurs, bien sûr, dont les longues séances de dédicaces témoignent de la curiosité insatiable pour la littérature des promeneurs de la Fête. Côté expositions, le public ne saura où donner de la tête. La grande expo de cette année, « Guerre et Paix, Jaurès et Picasso engagés pour la paix ! », présente des œuvres d'artistes contemporains inspirés par ces deux grandes figures qui ont marqué, par leurs écrits, leurs tableaux, leur attachement à la paix, lors de deux périodes cruciales du XX^e siècle. Un des travaux les plus originaux est celui de Charlotte de Maupeou qui, sur un immense missel de papier vélin, a dessiné à l'encre de chine 48 dessins que l'on feuillette avec curiosité d'abord, puis avec attention, tant il recèle de trouvailles, de clins d'œil opportuns. L'exposition sera l'occasion de découvrir des œuvres de l'artiste marocain Badr El Hammami et du Palestinien Mohame Al Hawajri. Si Michel Quarez a imaginé un Jaurès à barbe fluorescente, Marc Gaii-Minet rend un hommage explicite au Guernica de Picasso. Parmi les artistes exposés, Rebeyrolle, Adami, Colrat, Gosselin, Monory, Kijno, Velickovic, Dujaut, Saura, Gosselin, Jouffroy, Pignon, Cieslewicz, Ortego, Destarac, Soloy-Guiet, Lumien, Dolo, Petit... L'exposition a bénéficié de l'amicale complicité des Galeries Lelong et Talmart ainsi que de la municipalité de Saint-Étienne-du-Rouvray, sous la houlette des deux commissaires, Michel Joulé et François Ferret. Trois autres expositions à ne rater sous aucun prétexte : « Perse et Fracas », pour découvrir les univers graphiques de Mana Neyestani et Nicolas Wild (Arte Éditions) ; l'exposition de l'INA qui retrace en photo une décennie de la Fête (1970-1980) du temps des cols pelle à tarte et des pattes d'éph'

avec des slogans aussi psychédéliques que « plus que jamais, l'union pop » ; enfin, pour avoir un avant-goût de la grande rétrospective qui lui sera consacrée à la Cinématèque, à partir du 16 octobre, « Pasolini, la fureur de l'engagement », qui évoque avec force les liens entre le poète et cinéaste et le communisme. « La culture est une résistance à la distraction », écrivait-il. Jamais les temps que nous traversons ne lui auront autant donné raison...

Marie-José Sirach

URL source: <http://www.humanite.fr/medias/halle-nina-simone-culture-et-art-tous-les-etages-548860>



par Marie Richeux Le site de l'émission
du lundi au vendredi de 16h à 17h

Magie (1/5): Le magicien a disparu, pas l'illusion

29.04.2013 - 16:00

Premier jour d'une semaine entièrement consacrée à la magie. Olivier Marboeuf, commissaire indépendant, auteur, illustrateur et critique, ouvre le bal en nous parlant de "Mandrake a disparu": une exposition présentée jusqu'au 25 mai à l'espace Khiasma (Les Lilas), lieu dont il est le directeur artistique. En faisant référence au dispositif du tour de magie, l'exposition énonce un espace et un régime particuliers de l'illusion.



Olivier Marboeuf Dupeyron © RF

Dans la magie, une part de l'illusion procède du désir de voir. Du pacte qui existe entre celui qui regarde, l'œuvre ou l'objet, et l'artiste qui montre. Tout fane si ce désir fane. Si le pacte ne tient pas, la magie n'opère pas. Il y a un engagement, une croyance de celui qui voit. Faire disparaître le magicien, révéler l'illusion, n'empêche pas la croyance, voire cela la solidifie. Dans l'espace Khiasma, une dizaine d'œuvres se répondent, révèlent le truc, la cause après l'effet, et

pour autant l'effet demeure, le mystère demeure, qui est au-delà de ce que l'on voit. Les œuvres travaillent toutes ce moment de l'apparition de l'image qui, fragile, est délicatement donnée ; le surgissement du souvenir, l'aveuglement, notre aveuglement: elles questionnent notre capacité à voir. Elles travaillent à accueillir le visible, comme l'invisible, comme l'entre-deux. Nous avons d'ailleurs découvert aujourd'hui que l'anagramme de Magie, c'est image. Olivier Marboeuf est le commissaire de l'exposition "Mandrake a disparu", qui réunit des œuvres de six artistes différents. L'exposition est visible jusqu'au 25 mai à l'Espace Khasma qu'il dirige.

Notre invité **Olivier Marboeuf** ouvre cet après-midi une semaine consacrée à la magie, en évoquant les œuvres qu'il a rassemblées à l'occasion d'une exposition que l'on peut voir jusqu'au 25 mai à l'espace Khasma, aux Lilas (93): "Mandrake a disparu". L'illusion dévoilée, le mystère demeure.



Exposition "Mandrake a disparu" Espace Khasma © Khasma

En attendant, cette semaine, c'est la comédienne **Brigitte Catillon** qui [déballe sa bibliothèque](#). Récemment, elle interprétait Michel Butor dans *Nouveau Roman*, une création théâtrale de Christophe Honoré. Elle choisit pour commencer un extrait de la correspondance à trois de Boris Pasternak, Marina Tsvetaieva et Reiner Maria Rilke. Ils s'écrivent tout l'été 1926, s'admirent, s'aiment, échangent. On écoute la première lettre de Tsvetaieva à Rilke.

L'image **Polaroid** du jour est un tour de machine.

En fin d'émission, nous avons choisi les poèmes d'**Henri Michaux** pour coller à cette semaine peu rationnelle... et des textes de *L'Espace du dedans*.



Exposition "Mandrake a disparu" Espace Khiasma © Khiasma

Programmation musicale

Bela Bartok, *Concerto n° 2 pour violon*

Valerie June, *Hey*

Kat Onoma, *Magic*

Radiohead, *How to disappear completely*

Autres extraits

La philosophe belge Isabelle Stengers répond à Ruth Stegassy (*Terre à terre*, France Culture, 02.05.2009)

Robert Bresson, à propos du cinématographe, l'art, le mystère, la suggestion, les effets et les causes



Arts plastiques : Identités, Le Maroc Contemporain et Paul McCarthy Chocolate Factory

19.11.2014 - 21:00

Ce soir nos critiques Anaël Pigeat d'*Art Press* et Yasmine Youssi de *Télérama* se font face autour des arts plastiques

L'Invité(e) de la Dispute est cette semaine l'auteur et metteur en scène Yasmina Reza

Au programme :

- **Identités** à l'Institut des Cultures d'Islam, du 18 septembre au 21 décembre



Exposition Identités Badr El Hammami © Institut des Cultures d'Islam

L'exposition "Identités" réunit six artistes marocains dont les démarches esthétiques, pour singulières qu'elles soient, se rejoignent dans de profondes interrogations sur ce qu'est la société, ce qui fait l'individu, ce qui tisse les fils d'un lien social ténu, nécessaire mais potentiellement violent. Il ne s'agit donc pas ici de proposer un portrait du Maroc mais, en donnant à voir les œuvres d'artistes marocains, de montrer une créativité et une richesse esthétique certes issues d'une société, de ses tensions et paradoxes, ses apories et lignes de fuite mais qui en débordent aussi, s'en extraient et ouvrent leurs propres horizons, créent de nouveaux tropismes.

- **Le Maroc Contemporain** à l'Institut du Monde Arabe, du 15 octobre au 25 janvier 2015



La ronde de nuit, Mohamed El Baz, 2014 © Institut du Monde Arabe

Appartenant à des catégories variées regroupant aussi bien ceux qui ont accédé à la reconnaissance des musées que des autodidactes et au nombre d'environ 80, ils livrent un panorama très large de la création au Maroc. Ces artistes vivent pleinement le bouillonnement artistique et culturel que connaît aujourd'hui le Maroc et traduisent la diversité culturelle, linguistique, ethnique et confessionnelle de leur société. Et la diversité des origines culturelles du Maroc, africaine, amazighe, arabe, et hébraïque..., inscrite dans la constitution du pays, contribue à ce panorama, vaste et ouvert.

- Paul McCarthy Chocolate Factory, à La Monnaie de Paris, du 25 octobre au 4 janvier 2015



Paul McCarthy Chocolate Factory © La Monnaie de Paris

Figure majeure de la scène artistique internationale et une source d'inspiration pour de nombreux artistes, toutes générations confondues, Paul McCarthy insufflé l'énergie et la capacité de réinvention permanente propre à Los Angeles dans cette première exposition personnelle d'envergure dans une institution française. Créée pour la première fois il y a sept ans à New York, cette adaptation à Paris de Chocolate Factory reprend les bases de sa précédente installation, tout en utilisant le décalage contextuel, du décor white cube et austère de la galerie Maccarone à la flamboyante et baroque Salle Guillaume Dupré, pour transformer et faire évoluer le projet.

LE QUOTIDIEN THE ART DAILY NEWS DE L'ART WEEK~END

Galerie Claude Bernard
Jacques
Truphémus
23 mai - 6 juillet 2013
7/9 rue des Beaux-Arts, 75006 Paris. Tél. 01 43 26 97 07
www.claude-bernard.com

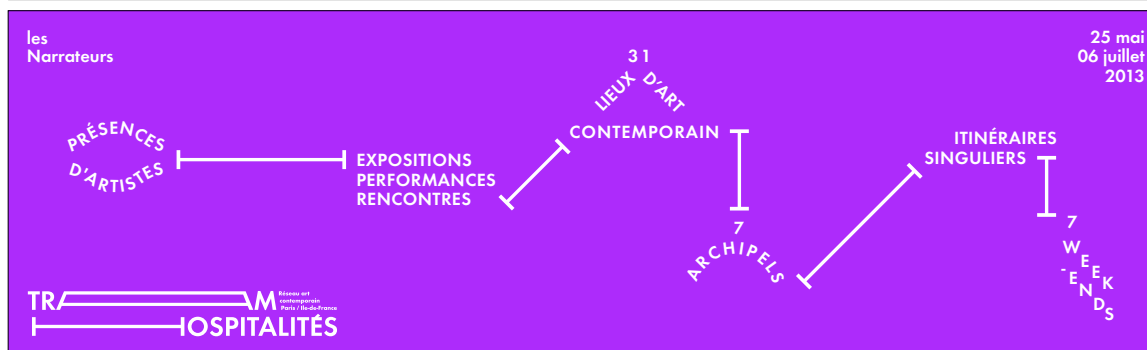
NUMÉRO 384 / VENDREDI 24 MAI 2013 / WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM / 2 EUROS

«HOSPITALITÉS 2013 », UN CHEMINEMENT PHYSIQUE ET MENTAL p.4

* p.3 LE PARI RISQUÉ
DU FESTIVAL
DE TOULOUSE

* p.7 ENTRETIEN
AVEC LES FRÈRES
CAMPANA

* p.6 BARCELONE,
CAPITALE
DE LA VIDÉO



Dossier mis en ligne par l'artiste sur documentsdartistes.org

Documentation et diffusion de l'activité des artistes visuels de Provence-Alpes-Côte d'Azur

Documents d'artistes presents works by emerging visual artists living in the South of France

Le fonds documentaire rassemble actuellement une sélection de 200 artistes représentatifs d'une pluralité d'horizons et de pratiques dans le champ de l'art contemporain (installation, photographie, peinture, sculpture, dessin, video, son, multimedia) et résidant en Paca. Les dossiers d'artistes actualisés proposent de nombreuses reproductions d'œuvres, un CV, une bibliographie et des textes.

Documents d'Artistes provides a privileged point of view on artistic creation in the PACA region (French Riviera, Nice, Marseille...). The fund currently documents 200 artists spanning several generations and a variety of artistic horizons and practices (drawing, painting, sculpture, installation, photography, video, sound, multimedia). Updated on a regular basis, the artist files propose numerous reproductions of works, a CV, bibliography and texts.